

Le jugement de l'amour

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Le jugement de l'amour



Résumé

L'oncle Roderick a une idée ! Une idée qui lui semble sortir tout droit d'un conte de fées « Celui d'entre vous qui plaira à ma pupille obtiendra sa main et héritera de mon immense fortune, a—t—il annoncé à ses neveux. » Devant un tel marché, William et Lionel Worfield sont prêts à faire la cour au plus parfait laideron, à la plus niaise des oies blanches. Mais une surprise les attend... Qu'Astara soit un prix de beauté, fort bien. Qu'elle soit intelligente, passe encore. Mais qu'elle ait déjà sillonné le monde et chaviré sans sourciller dans des rivières infestées de crocodiles, vraiment !... Eh oui, pour conquérir une telle amazone, les recettes de nos deux dons Juans datent un peu. Et le pire, c'est que d'autres n'en ont même pas besoin. Le cousin Vulcain, par exemple. L'aventurier, le sauvage, le canard boiteux de la famille...

Note de l'auteur

De tous les tableaux représentant *le Jugement de Pâris*, dus au talent d'artistes célèbres, c'est certainement l'œuvre de Johann Van Aachen que je préfère. On peut admirer aujourd'hui ce tableau au musée de la Chartreuse, à Douai.

Johann Van Aachen naquit à Cologne en 1552. Après un long séjour en Italie, où il étudia les œuvres du Tintoret et de Michel—Ange, il rentra en Allemagne, et fut nommé peintre de la Cour par l'empereur Rodolphe II. Brillant technicien, il fut également un étonnant coloriste. Il mourut à Prague en 1615.

L'Association pour l'encouragement de la découverte de l'Afrique fut fondée à Londres en 1788, puis fusionna en 1830, avec la Société royale de géographie. La Société des géographes fut fondée à Paris en 1821.

Chapitre 1

1820

— Cette pièce est parfaite pour vos tableaux ! s'exclama Astara.

— J'étais sûr que vous seriez de cet avis, répondit sir Roderick.

Émerveillée, Astara contemplait le grand salon aux murs blancs surmontés d'une imposante corniche dorée, et dont les trois grandes fenêtres donnaient sur le jardin. Le soleil d'avril caressait encore timidement les fauteuils français recouverts d'une somptueuse soie damassée, le tapis d'Aubusson orné de fleurs et de Cupidons. La pièce semblait avoir été décorée dans le seul but de servir d'écrin à la jeune fille.

Jamais sir Roderick n'avait vu chevelure plus blonde, plus somptueuse. C'était comme si des flammes dansaient autour de son petit visage en forme de cœur. Ses yeux d'un bleu profond, presque noir, pétillaient d'intelligence, et son teint délicat était d'une merveilleuse blancheur.

Tuteur d'Astara depuis la mort de ses parents, sir Roderick avait veillé à ce que son éducation fût parfaite. Quand elle avait eu quinze ans, il l'avait envoyée dans un collège à Florence. Elle y était restée deux ans; lorsqu'il était venu la rechercher, elle n'était plus la charmante adolescente qu'il avait connue, mais une jeune fille d'une rare beauté.

«Elle est devenue irrésistible», songeait-il en la contemplant, tandis quelle battait des mains avec enthousiasme.

— J'ai trouvé ! s'écriait-elle. J'ai trouvé l'emplacement idéal pour notre tableau !

— Notre tableau ? De quel tableau voulez-vous parler ? Avez-vous oublié que notre collection compte maintenant plus d'une centaine d'œuvres ?

Astara fit la moue, agacée.

— Vous savez très bien auquel je fais allusion. Pour moi, il n'y a qu'un seul tableau, et sa place est au-dessus de la cheminée.

— Ah ! poursuivit sir Roderick du même ton taquin. Je suppose que vous voulez parler du *Jugement de Pâris*, de Johann Van Aachen, cet obscur peintre allemand ?

— C'est le plus beau tableau que je connaisse, et je lui sacrifierais volontiers tous vos Cranach, vos Guardi et vos Poussin !

— Comme vous y allez, ma chère enfant ! Certains collectionneurs seraient horrifiés s'ils vous entendaient. Mais j'admets que c'est une des

meilleures œuvres du peintre, celle où se devine le mieux l'influence du Tintoret et de Michel-Ange.

Astara n'écoutait pas. Elle avait les yeux fixés sur l'emplacement vide au —dessus de la cheminée, là où, quelques jours auparavant, trônait encore un Wootton, le peintre préféré du père de sir Roderick. Ce dernier avait jugé préférable de réunir dans la bibliothèque tous les tableaux de scènes de chasse qui se trouvaient à Worfield. Il comptait d'ailleurs sur Astara pour l'aider à revoir entièrement la décoration de son imposante demeure. Les séjours à Florence, puis à Rome en sa compagnie, avaient permis à sa pupille d'acquérir une culture beaucoup plus étendue que celle de la plupart des jeunes filles anglaises.

Comme elle traversait gracieusement la pièce pour lui prendre le bras, sir Roderick eut, un instant, l'impression de voir apparaître une déesse antique.

— Nous allons bien nous amuser, mon oncle ! Et que j'aime cette maison ! Elle me fascine.

— Je suis heureux qu'elle vous plaise. J'espère seulement que vous y demeurerez assez longtemps pour que nous puissions en profiter ensemble.

Astara ouvrit de grands yeux.

— À en juger par le nombre de prétendants qui, à Rome, ont jeté à vos pieds leur cœur, leur titre et leur palais délabré, je m'attends bien à ce que la même chose se répète à Londres.

La jeune fille éclata de rire et deux petites fossettes creusèrent les coins de sa jolie bouche.

— Des palais délabrés, en effet ! Ce n'est pas très flatteur pour moi, mais je crois que la plupart de mes soupirants romains étaient surtout amoureux de ma dot !

— Louable désintéressement qui vaut pour vos admirateurs parisiens !

— Que voulez-vous, mon oncle, les Français ne poussent pas la galanterie jusqu'à en oublier le sens des affaires !

Sir Roderick éclata de rire à son tour.

— C'est pourquoi je préférerais que vous épousiez un Anglais. À ma mort, cette maison sera la vôtre, Astara. Et c'est pour moi un réconfort d'imaginer vos enfants courant dans le jardin ou glissant sur les parquets cirés de la grande galerie.

À ces mots, le petit visage d'Astara devint très pâle :

— Taisez-vous, supplia-t-elle. L'idée de vous perdre me rend trop malheureuse. Vous savez bien que vous êtes ma seule famille...

Un petit sanglot s'étouffa dans sa gorge, et sir Roderick comprit qu'elle souffrait encore terriblement de la mort de ses parents.

Jamais il n'avait connu famille plus heureuse ni plus unie, et il était difficile d'imaginer couple plus amoureux que les parents d'Astara.

Il s'était souvent demandé si son meilleur ami, Charles Beverley, n'avait pas pressenti que ce serait sa dernière expédition. Juste avant de partir pour la Turquie en compagnie de son épouse, il lui avait confié la garde de leur fille,

la petite Astara. Or, quelques jours plus tard, sir Roderick apprenait la disparition du couple dans un effroyable tremblement de terre.

Depuis, il s'était occupé d'Astara comme si elle avait été sa propre fille. Elle n'aurait pu trouver meilleur tuteur: il était extrêmement riche et il l'adorait.

De plus, c'était un célibataire endurci. Dans sa jeunesse, il avait été trop occupé à bâtir sa fortune pour songer au mariage; la seule femme qu'il avait aimée et qu'il aurait souhaité épouser était tombée follement amoureuse de son meilleur ami, Charles Beverley, dès leur première rencontre. Pourtant, sir Roderick n'avait éprouvé aucune jalousie, aucun ressentiment, à l'égard de ce couple exceptionnel. Au contraire, l'amitié et l'admiration qu'il avait toujours ressenties pour ces deux êtres s'en étaient trouvées renforcées.

Explorateur amateur, Charles Beverley était en adoration devant son épouse, Charlotte, qui le lui rendait bien. Pour lui, elle aurait accepté les yeux fermés de se rendre jusque sur la lune s'il le lui avait demandé. Et, lorsqu'ils avaient eu une fille, Astara, ils l'avaient tout naturellement emmenée dans leurs pérégrinations à travers le monde. À dix ans, elle avait déjà descendu le Nil en canoë, chaviré plusieurs fois dans des rivières infestées de crocodiles, et essuyé tant de tempêtes qu'elle avait le pied marin comme un vieux loup de mer.

Elle avait visité des contrées que bien peu d'adultes connaissaient, même de nom, et lorsque sir Roderick était devenu son tuteur, il avait immédiatement remarqué son extraordinaire vivacité d'esprit, son intérêt pour des sujets dont les petites filles de son âge ignoraient généralement tout.

Peu à peu, il en était venu à considérer Astara comme un être exceptionnel, et il ne doutait pas un seul instant que son intelligence, sa beauté et son charme lui permettraient d'obtenir la place qu'elle méritait dans la société. Pour cela, il lui suffirait d'acquérir un peu de cette sophistication si nécessaire aux femmes pour briller dans le monde.

Parce qu'il était riche et appartenait à une des plus vieilles familles d'Angleterre, les Worfield, il n'y avait pas une maîtresse de maison qui ne se sentît flattée de l'avoir pour hôte.

En outre, les conseils avisés dont il avait su faire profiter de nombreux souverains auraient pu lui permettre d'acquérir d'autres titres nobiliaires. Mais il les avait tous refusés. Il lui suffisait d'être un Worfield, et de posséder le plus somptueux château du Hertfordshire, propriété de sa famille depuis plus de cinq siècles.

Son grand—père avait fait entièrement reconstruire la partie centrale par Robert Adams, et c'était surtout ces pièces fastueuses dues au talent du grand architecte, qu'il destinait à Astara, comme d'ailleurs les nombreuses acquisitions qu'ils avaient faites lors de leurs voyages à travers l'Europe.

L'enthousiasme de sa pupille pour l'une de leurs dernières trouvailles, *le Jugement de Pâris* par Johann Van Aachen, un brillant technicien qui avait été longtemps peintre à la cour de l'empereur Rodolphe II, ne l'avait pas étonné.

Elle—même ressemblait trop aux trois déesses qui se tenaient, majestueuses, devant le jeune et beau Troyen s'apprêtant à décerner à la « plus belle des trois » une pomme d'or, pour ne pas être irrésistiblement attirée par ce tableau.

Il y avait en elle quelque chose d'éthéré, d'irréel, qui attirait inmanquablement les regards. En la voyant, il était impossible de ne pas tomber amoureux d'elle.

Aussi sir Roderick, qui n'avait jamais caché qu'il considérait Astarà comme sa fille adoptive, et qu'elle hériterait la majeure partie sinon la totalité de sa fortune, s'attendait—il à ce que les chasseurs de dot londoniens importunent sa pupille par leurs assiduités, comme cela s'était déjà produit à Rome et à Paris.

Brusquement, comme il traversait la pièce pour se rendre dans le hall où des serviteurs défaisaient les malles contenant la plupart de leurs récentes acquisitions, il songea avec inquiétude que cet héritage prodigieux pourrait tout aussi bien provoquer le malheur d'Astarà.

Sir Roderick fit signe à son maître d'hôtel qui surveillait les opérations.

— Je veux que l'on apporte ce tableau dans le salon, et qu'on le tienne suspendu au—dessus de la cheminée, monsieur Bames, ordonna—t—il en désignant le fameux *Jugement de Pâris*.

— Tout de suite, sir Roderick, répondit le maître d'hôtel qui s'empressa de faire exécuter les ordres de son maître.

De taille relativement importante, le tableau était rehaussé d'un cadre doré, richement sculpté. Tandis que deux valets Je tenaient au—dessus de la cheminée, du premier coup d'œil, sir Roderick put juger qu'Astarà ne s'était pas trompée.

— C'est parfait ! J'en étais sûre ! s'exclama la jeune fille. Ses tonalités relèvent les roses du tapis, le bleu du plafond, et toute la pièce semble faite pour lui !

Sir Roderick sourit d'un air complice à sa pupille et ordonna aux deux valets d'accrocher le tableau. Ensuite, ils se lancèrent dans l'accrochage provisoire, quitte à faire quelques modifications plus tard, de toutes les autres peintures que contenaient les malles.

— Si vous le voulez bien, mon enfant, restons—en là pour aujourd'hui, fit sir Roderick. Il y a encore tant de choses que j'aimerais vous montrer.

À cette idée Astarà bondit de joie. Le château était si beau, le domaine si vaste, qu'elle aurait voulu passer ses journées, et même ses nuits, à en découvrir toutes les merveilles.

Absente d'Angleterre depuis plus de huit ans, elle en avait presque oublié, comme elle l'avait avoué un peu honteuse à son oncle, le charme et la beauté si particulière.

Le Parc de Londres lui était apparu comme un véritable enchantement avec ses jonquilles qui s'épalaient par centaines tel un somptueux tapis d'or et de lumière, et ses bordures de primevères à peine écloses.

— C'est encore plus beau que je ne l'imaginais ! s'était—elle écriée tout

excitée. Comme je suis heureuse d'être rentrée !

Après le dîner, ils s'étaient à nouveau installés dans le salon, et sir Roderick s'aperçut que le regard d'Astara était irrésistiblement attiré par le tableau de Johann Van Aachen.

— Votre passion pour ce *Jugement de Pâris* me donne une idée.

— Laquelle ?

— Je vais vous présenter trois jeunes gens, que vous devrez juger comme le fit Pâris avec les trois déesses.

Comme elle le regardait un peu interloquée, il poursuivit :

— Comme vous le savez déjà, c'est vous qui hériterez de ma fortune, après ma mort. Malheureusement, pour une femme, un héritage considérable n'est pas toujours un bienfait.

Son oncle s'était exprimé avec une gravité qui éveilla l'attention de la jeune fille. Glissant gracieusement du sofa, elle vint s'agenouiller à côté de son fauteuil.

— Dans ce cas, mieux vaudrait me donner moins. Autant ne pas tenter tous ces chasseurs de dot qui vous effraient tant !

— Vous êtes si charmante, si belle, ma chère enfant, qu'en vous voyant un homme ne peut que souhaiter vous épouser. Mais l'amour de l'argent est si puissant...

— Je veux être aimée... pour moi—même, interrompit Astara d'une toute petite voix.

— Et vous le serez, je vous le promets. Mais pour protéger votre bonheur, je tiens à m'assurer que mon argent ne tombera pas en de mauvaises mains.

Il se tut un instant pour reprendre son souffle.

— D'après la loi, un mari dispose du contrôle absolu de la fortune de son épouse. Il vous faudra donc épouser un homme qui non seulement vous aimera, mais vous respectera et sera digne de votre confiance.

Astara resta un moment silencieuse avant de demander d'une voix inquiète :

— Vous ne me forcerez pas à épouser quelqu'un que je n'aime pas ?

— N'ayez crainte, Astara. Mon plus cher désir est que vous connaissiez le même bonheur que vos parents. Et il était impossible de ne pas adorer votre mère.

— Vous aimiez beaucoup maman, n'est—ce pas ?

— C'est la seule femme que j'aie jamais aimée, avoua mélancoliquement sir Roderick. C'est pour cette raison que j'avais accepté de m'occuper de vous.

Tout en disant cela, il caressa tendrement la chevelure d'Astara.

— Mais aujourd'hui je vous aime pour vous—même. Vous le savez, n'est—ce pas ? Vous êtes une jeune fille exceptionnelle, Astara, et je souhaite de tout cœur vous trouver un mari qui saura veiller sur vous et vous protéger comme je l'ai fait jusqu'à présent.

— Qui me suggérez—vous ?

— Un de mes trois neveux.

— Vos trois neveux ? répéta Astara éberluée. C'est sans doute très égoïste de ma part, mais je ne vous ai jamais interrogé sur votre famille, et j'ai toujours pensé que vous étiez seul.

— C'est effectivement ce que j'ai toujours été. Toute ma vie, j'ai farouchement protégé mon indépendance pour me consacrer exclusivement à mes affaires. Et j'avoue que cela ne m'a pas mal réussi.

Astara appuya sa tête contre son genou.

— Pourquoi faudrait-il que je vous quitte ? protesta-t-elle. Je suis si heureuse avec vous, oncle Roderick, que j'aimerais ne jamais me marier.

— Pas question ! Vous avez déjà dix-neuf ans, et je ne tiens pas du tout à ce que vous coiffiez sainte Catherine !

Astara éclata de rire.

— Il y a peu de chances que cela se produise, poursuivit sir Roderick, mais autant prendre nos précautions. C'est pourquoi je tiens tellement à ce que vous rencontriez mes trois neveux, avant que nous nous rendions à Londres.

— Je comprends. Mais qui nous dit qu'il y aura un heureux vainqueur, comme dans *le Jugement de Pâris* ?

— Laissons faire le destin, mon enfant. Pour ma part, cela m'amuse assez de voir comment réagiront mes neveux à la lettre que nous allons leur envoyer.

— Je vous en prie, parlez-moi deux, d'abord. Tout cela m'effraie un peu.

— Il ne faut pas, Astara.

— Une fois encore, je vous supplie de me promettre que vous ne m'obligerez pas à épouser un homme... qu'il me serait impossible d'aimer.

Il y avait tant de détresse dans sa voix que sir Roderick en fut bouleversé. Elle était si jeune, et il était son seul appui.

— Vous avez ma parole. Toutefois, j'ai l'intuition que vous succomberez au charme d'un de mes neveux.

Il marqua un temps d'arrêt, guettant l'effet que produisaient ses paroles, puis il poursuivit :

— Ils sont tous les trois très beaux, comme l'était mon père dont vous avez pu voir le portrait dans la grande galerie.

— Tout comme vous !

— J'avoue que je n'étais pas mal non plus. Quand mes trois jeunes frères et moi entrions ensemble dans une pièce, nous produisions notre petit effet !

— Comme j'aurais aimé vous connaître alors ! Au lieu de maman, c'est de moi que vous seriez tombé amoureux !

Ému par la sincérité et l'innocence de la jeune fille, sir Roderick lui tapota affectueusement la joue.

— Malheureusement, je crois que presque tous les Worfield sont animés d'une ambition insatiable qui leur fait parfois un peu oublier l'amour.

— C'est ce qui vous a poussé à bâtir une telle fortune ?

— Bien sûr ! Je tenais par-dessus tout à me prouver que j'étais le plus fort. Chaque fois que je réussissais un coup magistral, je me gonflais d'orgueil

comme un jeune paon !

Astara leva vers lui des yeux admiratifs, et ils éclatèrent de rire.

— Je peux comprendre ce que vous ressentiez. Et comme vous avez dû vous amuser !

— Je ne fus pas le seul à connaître la réussite. George, d'un an plus jeune que moi, se lança dans la politique, et fut nommé comte de Yelham en récompense de ses loyaux services. Son fils, le vicomte William Yelverton, semble suivre ses traces. C'est déjà une des célébrités de St. James's.

Astara l'écoutait maintenant avec attention.

— William est un sportif accompli, et un célibataire extrêmement séduisant, que l'on se dispute dans les salons. C'est à qui aura l'honneur de le recevoir !

Il sourit tendrement à la jeune fille.

— En l'épousant, vous deviendriez incontestablement une des femmes les plus en vue de la haute société.

Astara leva les yeux vers le tableau accroché au-dessus de la cheminée.

— Pâris eut à choisir entre trois déesses, dit-elle. Vous venez de m'offrir Apollon... Qui sera le second ?

— Mon frère Marc, actuellement grand chancelier d'Angleterre, a également un fils, Lionel. Âgé de vingt-six ans, c'est un brillant soldat, qui fut décoré par le duc de Wellington en personne pour ses prouesses sur le champ de bataille.

— Est-il aussi séduisant que son cousin ?

— Quelle femme résisterait au prestige de l'uniforme quand il est revêtu par un jeune homme aussi beau que mon neveu ? Il est fréquemment l'invité du Prince Régent qui s'est toujours montré très pointilleux sur la prestance de ses soldats.

— Dommage que vous ne soyez pas peintre, mon oncle. Vous brossez de vos favoris un portrait si séduisant que vous me donnez déjà envie de les rencontrer.

— Pour ma part, je trouve les portraits effectués par les artistes souvent décevants. Depuis longtemps, je songe à commander le vôtre. Mais existe-t-il seulement un artiste anglais qui saura rendre votre beauté ?

— Mais je n'ai pas du tout envie de poser pendant des heures, quand je pourrais monter à cheval avec vous, ou danser avec le beau William !

Elle poussa un petit cri.

— Oncle Roderick, il faut absolument que nous donnions un bal ! Comme nous nous amuserions ! Et puis vous êtes si bon danseur, bien meilleur que tous les jeunes cavaliers que j'ai eus jusqu'à présent.

— Voilà que vous me flattez encore, ma chère enfant. Quoi qu'il en soit, c'était dans mon intention de donner un bal à Worfield, ainsi qu'à Londres.

Le visage d'Astara s'illumina.

— Mais avant, je tiens à ce que vous rencontriez mes neveux.

Il y eut un moment de silence.

— On dirait, reprit enfin Astara, que vous redoutez ma présentation à Londres. Pourquoi ?

— Vous avez deviné juste, Astara.

— Mais pourquoi ? répéta—t—elle d'un ton implorant.

— Je suppose que vous n'êtes pas sans savoir quelles mœurs dissolues règnent actuellement dans la société londonienne. Les ragots doivent aller bon train sur le continent.

— Vous voulez parler du Prince de Galles ?

— Ses aventures amoureuses, son mariage désastreux et maintenant sa liaison tapageuse avec lady Conyngham ont fait de Londres un endroit bien peu convenable pour une jeune fille comme vous.

— En quoi suis—je différente des autres femmes ?

— Vous n'êtes pas seulement belle, ma chère Astara, mais aussi pure, et, en ce qui concerne les hommes, bien innocente — du moins, je le crois.

Les joues d'Astara s'empourprèrent.

— J'espère que vous me pardonneriez mon indiscretion, mais j'aimerais savoir si l'on vous a déjà embrassée ?

— Bien sûr que non ! répondit Astara indignée.

Puis comme elle sentait qu'il attendait une explication, elle ajouta :

— Pour tout vous avouer, oncle Roderick, la plupart de mes prétendants ont essayé... mais j'ai toujours senti que je ne pourrais pas embrasser un homme que je n'aime pas vraiment.

À cette confession de la jeune fille, sir Roderick ne put s'empêcher de s'écrier d'un ton triomphal :

— Je le savais ! Raison de plus pour que vous soyez déjà mariée, ou du moins fiancée, quand nous arriverons à Londres.

— Que pourrait—il m'arriver de plus qu'à Rome ou à Paris ? Après tout l'Angleterre est mon pays, et vous comme moi sommes anglais.

Réconfortée par cette idée, elle se mit à battre des mains.

— Rien ne nous oblige à approuver tout ce qui s'y passe, ou croire tout ce que l'on raconte sur Londres, et ses habitants.

— Vous avez raison, mille fois raison, Astara. Il n'empêche que je me sentirais plus rassuré si vous acceptiez de rencontrer mes neveux

— Vous savez bien que je ferai tout ce que vous me demandez. Vous avez été si bon pour moi, comment pourrais—je vous refuser quoi que ce soit ?

— Dans ce cas, dès demain nous leur écrirons. Je suis bien sûr qu'ils vont arriver au triple galop dès qu'ils recevront notre invitation !

Astara paraissait perplexe.

— Et votre troisième neveu ? Vous ne m'en avez encore rien dit Pâris a eu le choix entre trois déesses, ne l'oubliez pas.

— Le fils de mon troisième frère est sans intérêt pour nous.

— Pourquoi ?

— Mon frère Luc n'a rien fait de bon.

— Je croyais que vous aviez tous réussi ?

— Pas notre plus jeune frère. Il fut une terrible déception pour mon père.

— Qu'a—t—il fait ?

— Comme vous le savez peut-être, il est de tradition dans les grandes familles que le frère aîné se consacre aux domaines familiaux, le deuxième à la politique, le troisième à l'armée, et le quatrième à l'Église.

— Et votre frère a refusé de se plier à cette règle ancestrale ?

— Au contraire, il a accepté avec empressement. Mais parmi les quinze paroisses qui lui étaient offertes, il choisit la plus modeste, située non loin d'ici, et avant même son ordination se maria.

— Ce mariage contraria votre père ?

— Énormément ! Il jugeait Luc trop jeune pour prendre seul une telle décision, et lui reprochait surtout d'avoir épousé une jeune fille charmante certes, mais sans titre et... sans dot !

— Que se passa—t—il ensuite ? interrompit impatiemment Astara.

— Malgré cela, mon père était déterminé à soutenir son fils. Après tout, s'il devenait évêque, les gens oublieraient sa désastreuse mésalliance.

— Je crois que je devine la fin de cette histoire.

Sir Roderick secoua la tête d'un air désabusé.

— Bien évidemment, Luc refusa de quitter Little Milden où il resta jusqu'à sa mort, ruinant ainsi toutes ses chances de s'élever dans la hiérarchie ecclésiastique.

Sir Roderick se tut un moment.

— Il paraît qu'il était adoré de ses paroissiens, ajouta—t—il enfin d'un ton ironique, mais cela ne suffit pas à apaiser le mécontentement de mon père qui aurait aimé lui voir plus d'ambition.

— Et son fils ?

— Malheureusement, il semble que Vulcain suive les traces de son père.

— Vulcain ? Quel nom étrange !

— Très étrange, en effet, pour le fils d'un pasteur. L'enfant a été baptisé avant que mon père ait eu le temps d'empêcher cette nouvelle folie de notre frère.

Astara réfléchit un instant.

— Vulcain était le dieu du feu et du tonnerre dans l'Antiquité.

— Je doute fort que mon neveu ait autant de talent.

— Que fait—il ?

— Depuis des années, il parcourt le monde, à pied ou à dos de mule.

— Papa aurait sûrement admiré son goût de l'aventure.

— Votre père était un savant ! coupa sir Roderick d'un ton tranchant. Ce qui n'est pas le cas de mon neveu qui, d'après ce que j'ai pu apprendre, se contente de sillonner les contrées les plus étranges en véritable vagabond.

— Malgré tout, il est votre troisième prétendant. Mais comment entrerons—nous en contact avec lui ?

— J'ai déjà pris mes renseignements auprès de Barnes. Après la mort de son père, Vulcain s'est installé dans le moulin de Little Milden. C'est là qu'il

habite quand il rentre en Angleterre.

— Est—il là en ce moment ?

— Oui, d'après Barnes. Ainsi, pourrons—nous l'inviter en même temps que ses deux cousins.

— J'ai l'impression que William est votre favori.

— Je m'efforce d'être impartial et de ne pas influencer votre choix. Mais j'avoue que j'envie tous ces jeunes gens qui n'ont pas leur pareil pour conduire un phaéton, ou remporter des tournois sportifs, activités que je n'ai guère eu le temps de pratiquer dans ma jeunesse.

— Oncle Roderick, vous devriez écrire un livre ! Vos descriptions sont si vivantes, qu'on les croirait tirées d'un roman français.

— La littérature française n'est guère recommandée pour une jeune fille, rectifia vivement sir Roderick.

— Vous ne devriez pas tant me protéger, mon oncle. Je ne suis plus une enfant. Il faut que j'apprenne à juger par moi—même, quitte à faire des bêtises.

Sir Roderick passa son bras autour des épaules de la jeune fille.

— Le monde peut parfois être si cruel pour une jeune fille seule et sans défense.

— Mais je ne suis pas seule, protesta Astara, puisque je vous ai !

— Vous oubliez que j'ai déjà soixante—dix ans. Je dois songer à votre avenir, et pour cela, j'ai besoin de votre aide.

Astara prit sa main et la serra tendrement contre sa joue.

— Je ferai tout ce que vous voulez, mon oncle. Et qui sait ? Peut—être tomberai—je amoureuse du beau William ?

Une fois dans sa chambre, Astara qui n'avait pas sommeil, se posta près de la fenêtre pour contempler le jardin qui baignait dans le clair de lune. Les grands arbres, que recouvraient encore les fines gouttelettes de la pluie tombée un peu plus tôt dans la soirée, se dressaient majestueusement devant le petit lac où, dans la journée, les cygnes venaient s'ébattre et glisser en chassant l'onde de leurs larges palmes.

Son oncle avait raison. Comment pourrait—elle résister à cette atmosphère si paisible, si sereine ? Brusquement, elle prit conscience que c'est à Worfield qu'elle souhaitait vivre un jour et élever ses enfants.

En même temps, la découverte du monde l'attirait irrésistiblement. Elle éprouvait le même sentiment qui avait poussé son père à explorer des contrées toujours plus lointaines. Un jour qu'il contemplait l'eau miroitante d'un lac persan, une étrange extase s'était emparée de tout son être, comme si la beauté de cet endroit unique au monde se fondait en lui.

— Jamais je n'oublierai la sensation que j'éprouvai à ce moment—là, avait—il expliqué à Astara quand elle avait été assez âgée pour comprendre.

À ce souvenir, il s'était tu un moment, avant de reprendre d'une voix vibrante d'émotion :

— J'eus l'impression que mon âme touchait à l'infini et quittait ce monde pour pénétrer dans un autre que je ne comprenais pas, mais dont je sentais l'existence tout autour de moi.

— Un peu comme si tu étais allé au Ciel, papa ? avait demandé Astara qui s'efforçait de saisir les explications de son père.

— Tous les hommes ne donnent pas le même nom à l'univers divin, Astara. Pour certains c'est le Ciel, pour d'autres le Paradis, le Nirvana, ou le Walhalla. Un jour, toi aussi tu connaîtras peut-être cette sensation unique que j'ai essayé de te décrire, et tu pénétreras, un bref instant, dans cet autre monde d'une beauté indescriptible.

Il y avait quelque chose d'extatique dans la voix de son père, et Astara ne parvenait pas à détacher les yeux de son visage.

— J'essayerai, papa, se décida-t-elle enfin à répondre.

— Et tu réussiras, j'en suis sûr !

Astara n'avait jamais oublié cette conversation. À présent, elle comprenait que c'était cette quête de la beauté qui avait entraîné ses parents à parcourir le monde. Quel dommage qu'elle ait à peu près tout oublié des merveilles qu'ils lui avaient fait découvrir, lorsqu'elle les accompagnait.

Mais peu importait l'endroit ou le moment ! Astara sentait que cette beauté immatérielle était partout, par-delà les montagnes neigeuses, au détour d'une rivière encore inexplorée ou ici, à Worfield, au sommet des chênes centenaires du parc, et qu'il suffisait de savoir la découvrir, de la mériter, pour quelle illumine votre âme.

Astara adorait son tuteur, pour son intelligence, la tendresse qu'il lui témoignait, mais il lui avait toujours été impossible de discuter de ce genre de chose avec lui. Elle savait qu'il ne la comprendrait pas. Il en avait été de même avec ses meilleures amies, au collège.

« Un jour, se dit-elle, peut-être rencontrerai-je un homme qui me comprendra. »

Un jour ?

Ne se montrait-elle pas trop optimiste ?

Bien qu'innocente, elle avait senti que tous les jeunes gens qui étaient tombés amoureux d'elle, à Rome comme à Paris, s'intéressaient surtout à son physique.

« Je vous aime ! » « Vous me rendez fou ! » « Ne comprenez-vous pas que si vous refusez de m'épouser, il ne me reste qu'à mourir ? » « Je vous veux ! » « Je vous veux ! » « Je vous veux ! »

Elle pouvait encore entendre bourdonner à ses oreilles comme une incessante litanie, ces mots, toujours les mêmes. Et elle avait eu souvent du mal à ne pas pouffer de rire devant la grandiloquence théâtrale des Italiens.

Quant aux Français, ils se montraient plus subtils dans leur emphase amoureuse, leurs compliments la flattaient sans toucher son cœur. Lorsqu'ils couvraient ses mains de baisers ardents, elle éprouvait seulement une légère répulsion, et s'ennuyait vite en leur compagnie.

Elle savait que l'amour qu'elle attendait, l'amour merveilleux qui avait uni son père et sa mère, n'était pas différent de la beauté féerique qui s'étalait devant ses yeux : le frémissement argenté du lac, les ombres pourpres entre les arbres, le scintillement des étoiles dans le ciel.

« L'amour appartiendrait-il à cet autre monde que tentait de me décrire papa? » se demandait—elle encore et encore, sans trouver de réponse.

Soudain, elle se mit à trembler, et se rendant compte qu'elle avait froid, elle regagna, dans l'obscurité, son grand lit à baldaquin.

Chapitre 2

Le roi George IV se leva et attendit que les dix—neuf gentilshommes assis autour de la grande table de la salle à manger, aux murs recouverts d'un papier argenté et rehaussés de colonnes en granit jaune et rouge, se soient tus pour lever son verre.

— Messieurs, commença—t—il, je tiens à porter un toast au plus rapide, au plus racé des chevaux, qui nous a permis d'assister aujourd'hui à une course dont le souvenir restera gravé dans la mémoire de tous les turfistes — Topsail —, et à son valeureux propriétaire, le vicomte Yelverton!

À ces mots, tous les gentilshommes assemblés, à l'exception du vicomte, se levèrent à leur tour, et brandissant leur verre, s'écrièrent en chœur :

— Topsail ! Yelverton !

Puis comme le roi se rasseyait, suivi de ses invités, le vicomte se leva.

Célèbre pour son élégance et sa distinction, c'était également un remarquable orateur. Il n'avait jamais besoin de hausser le ton pour se faire entendre à la Chambre des lords, ou à une soirée comme celle organisée ce soir en son honneur par le roi.

— Je remercie Votre Majesté de son discours si flatteur, et si peu mérité. Quant à vous, mes amis, vous savez comme moi que si Topsail a gagné aujourd'hui, c'est parce que ce sport royal a été encouragé, soutenu et, si j'ose dire, inspiré par le sportif le plus accompli, le plus remarquable du royaume, notre roi bien—aimé !

Apparemment touché par le compliment du vicomte, et son habileté oratoire, le roi lui adressa un petit sourire de remerciement, tandis que ses autres invités se levaient d'un bond pour porter un nouveau toast, cette fois en l'honneur de leur souverain.

Depuis son enfance, celui—ci avait toujours éprouvé une passion pour les chevaux. Il s'efforçait d'assister à toutes les courses et pariait souvent des sommes considérables qui dépassaient largement ses possibilités. Malgré les médisances, et le scandale qu'avait suscité son jockey, à Newmarket, il avait continué à encourager et à soutenir moralement, et financièrement, tous ceux qui dans son entourage souhaitaient créer de nouvelles écuries.

Comme on se rasseyait pour la seconde fois, son voisin de table déclara au vicomte avec une petite moue admirative :

— Bon sang, quel discours, William ! J'aimerais bien avoir ton aisance.

— La pratique, mon cher. C'est comme tout dans la vie, pour atteindre la perfection, il faut s'exercer encore et encore.

— Comme en amour, alors ? ironisa son ami.

— Dans ce domaine plus que dans tout autre !

Des éclats de rire fusèrent des autres dîneurs qui avaient écouté la conversation, et l'atmosphère générale se détendit sensiblement.

Il en était d'ailleurs toujours ainsi, songea le vicomte. Aux mets succulents et aux vins raffinés succédaient des joutes oratoires, où l'esprit du roi se distinguait tout particulièrement. Il était impossible de résister à son charme ; et c'est un auditoire fasciné qui l'écoutait raconter avec un humour inimitable quelques histoires encore inédites dans la haute société.

Puis, lorsque le porto eut fait plusieurs fois le tour de la table, le roi se leva brusquement. En vieillissant, il avait pris l'habitude de se coucher tôt. D'un geste majestueux, il salua ses invités et quitta la pièce.

Mais pour la plupart des gens présents, la fête ne faisait que commencer. Par petits groupes, ils discutaient entre eux de l'endroit où ils finiraient gaiement la soirée.

Le capitaine Lionel Worfield s'approcha de son cousin William.

— Tu m'accompagnes chez *White's* ? J'aimerais te parler.

Le vicomte réfléchit un instant.

En ce moment, une jeune femme très séduisante l'attendait dans son boudoir de Berkeley Square, et sa maîtresse qui jouait au Covent Garden, espérait sans nul doute trouver sa voiture à la porte du théâtre, à la fin de la représentation.

— Est—ce important ? demanda—t—il enfin. Cela ne peut pas attendre demain ?

— Ce n'est pas d'une urgence capitale, répondit son cousin. Mais j'ai reçu une lettre étrange de notre oncle Roderick.

Le vicomte s'immobilisa.

— Une lettre ?

— Pourquoi ? Toi aussi ?

— Moi aussi !

Lionel éclata de rire.

— J'en étais sûr ! À ton avis, où veut—il en venir ?

— C'est dit assez explicitement dans sa lettre.

Lionel s'apprêtait à répondre, quand la voiture du vicomte s'arrêta devant la porte, et les deux hommes s'engouffrèrent à l'intérieur.

— Chez *White's* ! ordonna le vicomte à son cocher.

Comme la voiture se mettait en branle, il s'installa confortablement sur le siège capitonné et remarqua :

— Je m'étais toujours demandé ce que notre cher oncle comptait faire de tous ses millions. Eh bien, nous voilà fixés !

— Il est donc aussi riche qu'on le dit ?

— Même le ministre des Finances parle de lui avec respect. C'est tout dire

! — Mais pourquoi a-t-il choisi cette fille comme héritière?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Tout ce que je sais, c'est qu'il est devenu son tuteur après la mort de ses parents, et qu'il l'a emmenée à Rome pour son entrée dans le monde.

— Ainsi qu'à Paris, ajouta Lionel. Un de mes amis a bien failli assister, il y a trois mois, à l'une des soirées somptueuses données en l'honneur de cette jeune fille par oncle Roderick.

Le vicomte haussa les sourcils.

— Je suppose que ta lettre est plus ou moins identique à la mienne ?

— Je l'ai sur moi. J'espérais bien avoir l'occasion de te la montrer ce soir.

Tout en disant cela, il sortit une grande enveloppe de la poche intérieure de sa veste, et la tendit à son cousin.

— Je la lirai quand nous serons arrivés chez *White's*.

À peine avait-il achevé sa phrase, que la voiture s'arrêtait devant le club. Les deux cousins gravirent lestement l'escalier de l'établissement le plus renommé de tout St. James's.

La grande salle était comble, et ils eurent quelque difficulté à gagner une petite table à l'écart. La plupart des habitués connaissaient bien William et souhaitaient le féliciter pour sa victoire. Après avoir serré une dizaine de mains, les deux hommes réussirent à se faufiler dans un petit salon. Le vicomte commanda du champagne à un garçon empressé, puis sortit de sa poche la lettre que lui avait remise son cousin, et commença à lire.

Mon cher neveu,

De retour en Angleterre, après une longue absence de deux ans, je me suis installé à nouveau à Worfield, en compagnie de ma pupille, Astara Beverley.

A tous égards, je considère cette jeune fille comme ma propre fille, et j'aimerais, avant de quitter ce monde, assurer son avenir.

Mon plus cher désir serait qu'elle fasse un mariage heureux et qu'elle vive à Worfield. J'avoue que mon bonheur serait comblé si elle pouvait épouser un membre de ma famille.

D'autre part, sachant que l'entretien du château et des domaines serait une charge trop lourde pour un jeune homme, j'ai décidé que ma fortune — qui, comme vous le savez, est considérable — reviendrait conjointement à Astara et son époux.

C'est pourquoi j'aimerais beaucoup que vous fassiez la connaissance d'Astara le plus tôt possible, et acceptiez de nous rendre visite à Worfield.

Cela me donnerait en outre l'immense plaisir de vous revoir après ces deux longues années.

Votre oncle affectionné,

Roderick Worfield

Après avoir lu attentivement la lettre, le vicomte la rendit à son cousin

avec un petit air ironique.

— C'est bien ce que je pensais. Elle est identique à celle que j'ai reçue, et a été écrite par la même personne.

— Insinuerai—tu que ce n'est pas l'écriture d'oncle Roderick?

— Je suis même prêt à parier que cette missive est de la main d'Astara Beverley !

Lionel considéra la lettre avec un intérêt soudain.

— Tu as raison ! C'est bien une écriture de femme !

— Un moyen comme un autre d'aiguiser notre curiosité... et notre rivalité.

Lionel prit une mine affreusement dépitée.

— Tu sais bien qu'à ce petit jeu, je n'ai aucune chance. Astara n'aura d'yeux que pour toi, si nous nous rendons ensemble à Worfield.

— Allons ! « Jamais honteux...

— ... n'eut belle amie », je sais, acheva Lionel. Mais qui nous dit qu'elle est jolie ?

— Elle n'est pas seulement jolie, mais d'une beauté étourdissante.

— Comment le sais—tu ?

— Un de mes amis l'a rencontrée à Rome. Une semaine avant qu'elle ne pose le pied en Angleterre, j'étais déjà prévenu qu'elle serait la reine de St James's, cet hiver.

— Sacrebleu ! Tu commences à m'intéresser.

— Dans ta situation, on le serait à moins. Je me suis laissé dire que la carrière militaire n'était pas des plus lucratives. J'imagine que la dot de Mlle Astara Beverley arrangerait bien tes affaires.

— Surtout maintenant, que le régent en est à rogner sur notre uniforme !

— Eh bien, voilà qui fait de toi un prétendant tout désigné à la main de la belle Astara... si tu réussis à me coiffer sur le poteau, bien entendu !

— Tu crois réellement qu'oncle Roderick cherche à nous mettre en compétition ?

— Pas exactement. Disons plutôt qu'il nous faudra parader devant notre reine comme de preux chevaliers. Je m'attends même à ce qu'elle désigne l'heureux vainqueur de cette joute amoureuse en lui remettant un petit mouchoir parfumé.

— Bon Dieu ! Quelle ignoble farce ! Eh bien, ils la joueront sans moi !

— Tu as tort. Moi je trouve l'idée plutôt amusante. J'ai toujours aimé oncle Roderick, et je ne suis pas loin de partager pour lui l'admiration de mon père, qui le considère comme le génie de la famille. En tout cas, c'est un génie des affaires, et ce n'est pas pour me déplaire !

— Comment ? Toi aussi, tu es fauché ?

— Quelle question ! Nous sommes tous embarqués dans la même galère, mon cher Lionel. Regarde autour de toi. Je suis bien sûr qu'il n'y a pas un membre de ce club huppé entre tous, qui ne doive de l'argent à ses usuriers, sans parler de son tailleur.

— Topsail vient pourtant de te rapporter cinq cents guinées.

— Juste de quoi entretenir mon écurie pendant un mois. Allons ! cesse de jouer les trouble-fête. Je suis sûr que notre séjour à Worfield sera très agréable et très... instructif.

— Tu as sans doute raison. Mais cela m'ennuie de quitter Londres en ce moment. Je viens de rencontrer la plus délicieuse des créatures, et si je pars, un autre en profitera sûrement pour me damer le pion.

— Si tu veux parler de la charmante jeune femme à la splendide chevelure rousse que j'ai aperçue à ton bras, l'autre soir, je te la chiperais bien !

— Quoi, tu oserais ! Si jamais tu t'avises de porter les mains sur Clarisse, ou même de lui adresser un de tes sourires ensorceleurs, je te jure bien que...

Il se tut brusquement.

— Aurais-tu l'intention de me provoquer en duel ?

— Sans hésiter, si tu t'interposes entre Clarisse et moi. Mais, pour être franc, l'idée de passer deux mois le bras en écharpe ne m'enchant guère.

Le visage soudain abattu de son cousin déclencha l'hilarité du vicomte.

— C'est très flatteur.

— Malheureusement, c'est la vérité. Tu as toujours été le plus fort

— Clarisse ou pas, je crois que tu ferais mieux de venir avec moi à Worfield.

— Quand ?

— Demain. Le plus tôt sera le mieux. Nous avons peut-être d'autres concurrents !

— Nous sommes les seuls Worfield, que je sache.

— Tu oublies Vulcain.

— Ah ! le fils du pasteur. Je ne crois pas que nous ayons grand-chose à redouter de lui.

— Je suis même certain qu'il ne viendra pas si notre oncle l'a invité. La dernière fois que j'ai entendu parler de lui — il y a de cela des lustres —, il entreprenait la traversée du Sahara.

— Le canard boiteux de la famille.

Le vicomte éclata d'un rire un peu méprisant.

— Tel père, tel fils ! Je me souviens encore de la terrible colère de père et grand-père, quand ils apprirent qu'oncle Luc avait refusé le titre de doyen de Westminster.

— Peut-être, mais c'était un homme d'une bonté extraordinaire. Il fut le seul à venir à ma confirmation, et m'emmena même déjeuner pour fêter l'événement. Simple pasteur de village, il émanait de lui une telle majesté qu'un des garçons du restaurant resta persuadé pendant tout le repas que c'était l'archevêque de Canterbury en personne !

— L'inimitable distinction des Worfield ! Sans parler de leur intelligence, et de leur irrésistible séduction !

— Parle pour toi ! Quand je pense qu'il suffit que tu apparaises pour que mes malheureuses conquêtes se mettent à tourner autour de toi comme des mouches autour d'un pot de miel !

— La comparaison n'est guère flatteuse, répliqua le vicomte avec bonne humeur.

Il comprenait trop bien le dépit de son cousin pour lui en vouloir. Celui-ci était un excellent soldat, mais quand il s'agissait de faire la cour à une femme, l'éloquence n'était pas son fort.

L'air brusquement préoccupé, le vicomte tira de la poche intérieure de sa veste une splendide montre en or, offerte par une de ses anciennes conquêtes.

— Chaque fois que vous regarderez l'heure, mon très cher William, lui avait-elle soupiré amoureusement, vous serez ainsi obligé de penser à moi, comme je pense à vous chaque heure, chaque minute, chaque seconde qui nous sépare.

Mais aujourd'hui, le comte était loin de penser à sa généreuse donatrice en portant les yeux sur ce ravissant bijou. Il songeait aux lèvres ardentes, aux bras languissants qui l'attendaient à Berkeley Square.

Il vida son verre et dit à son cousin :

— Je viendrai te chercher demain à 3 heures. Je viens d'acheter un nouvel attelage que j'aimerais étrenner pour l'occasion. Nos serviteurs n'auront qu'à partir avant nous, en landau, pour avertir oncle Roderick de notre arrivée.

— Combien de temps comptes-tu rester là-bas ?

— Cela dépendra de la belle Astara, répondit le vicomte avec cynisme.

Et après avoir serré encore quelques mains, les deux cousins quittèrent le club.

Sir Roderick apprit la venue de ses neveux avec un sourire de satisfaction.

— Je savais bien qu'ils s'empresseraient d'accourir à notre invitation !

— J'ai demandé à la gouvernante de faire préparer leurs chambres. Je suppose que votre neveu Vulcain séjournera également à Worfield, bien qu'il habite tout près.

— Tout près ? À une bonne heure, vous voulez dire.

Astara n'en croyait pas ses oreilles.

— Je ne comprends pas. Le maître d'hôtel m'a assuré qu'il ne faudrait pas plus d'un quart d'heure à un valet pour porter ma lettre à Little Milden.

Sir Roderick sourit.

— Il a dû couper à travers bois. Il existe un raccourci accessible seulement à pied ou à cheval.

— Et si l'on passe par la grand-route ?

Little Milden est à environ cinq kilomètres.

— Je n'arrive pas à le croire !

— Mon père, comme mon grand-père, se sont toujours opposés à ce que l'on construise des routes sur leur domaine. Ce qui fait qu'aujourd'hui il n'existe qu'une seule voie praticable en voiture sur nos quelque trois mille acres de terre.

— Comme je les approuve ! Sillonné de routes, votre domaine n'aurait plus été le même. Il n'aurait plus ressemblé à un véritable royaume isolé du

reste du monde.

Astara avait été très impressionnée par tout ce que lui avait montré son oncle.

Pour s'occuper des fermes, des greniers, des moulins, des forêts qui appartenaient au domaine, des dizaines d'employés, mais aussi des charpentiers, des maçons, des forgerons vivaient en permanence à Worfield.

Lors de ses lointains voyages en compagnie de ses parents, la petite Astara avait visité les palais de nombreuses petites royautes ; plus tard, elle avait séjourné, à maintes reprises, dans quelques—uns des somptueux châteaux français qui avaient miraculeusement échappé à la Révolution. Mais jamais elle n'aurait pu imaginer qu'il puisse exister un domaine d'une telle magnificence. Sur ces terres épargnées par les guerres, la Famille de son oncle avait su conserver intacts un mode de vie et des traditions séculaires qui, pour elle, symbolisaient cette Angleterre qu'elle aimait tant, et qu'elle avait eu tant de plaisir à retrouver.

— Puisque Worfield vous appartiendra un jour, lui avait expliqué son oncle, il est nécessaire que vous en connaissiez tous les rouages.

— N'allez—vous pas un peu vite en besogne ? avait bégayé Astara. Je ne suis pas... encore mariée.

— Mes intuitions ne me trompent jamais, Astara. Et je sens que vous me quitterez bientôt.

Devant l'expression médusée de la jeune fille, un large sourire se dessina sur ses lèvres.

— Pourquoi riez—vous ? demanda Astara, un peu vexée.

— Moi qui ai toujours traité affaires avec des hommes, je m'aperçois que les femmes sont bien difficiles à manier. Il est vrai que je les ai si peu fréquentées !

— Quel fiéffé menteur vous faites, mon oncle ! Auriez—vous déjà oublié vos nombreuses conquêtes ? À Rome, un de vos anciens flirts m'a raconté qu'elle avait été folle de vous jusqu'au jour où elle s'était aperçue qu'elle n'était pas la seule sur les rangs !

— L'amour des femmes pour l'exagération ! Mais si je suis aussi expert que vous semblez le croire en matière féminine, il y a donc de bonnes chances pour que je ne me trompe guère à votre sujet

— Nous verrons bien, rétorqua Astara sur un ton de défi.

Le lendemain matin, comme elle choisissait une robe pour l'arrivée des neveux de son oncle, elle songea brusquement, avec un cynisme qui ne lui ressemblait guère, qu'en la circonstance peu importait comment elle serait habillée.

Réflexion faite, elle sentit qu'elle se montrait par trop injuste avec ces deux jeunes gens qu'elle ne connaissait pas, et que son oncle lui avait décrits avec chaleur. Puisque, d'après lui, ils ne manquaient pas d'argent, pourquoi renonceraient—ils à leur liberté pour une inconnue ? Pour faire plaisir à leur

oncle ? Cette explication n'était guère vraisemblable. Sans doute, tout comme elle, recherchaient—ils l'amour, et n'envisageraient—ils de se marier que lorsqu'ils tomberaient éperdument amoureux.

Après le déjeuner, elle eut envie de faire un petit tour dans le parc pour se détendre. Comme elle se dirigeait vers le hall, elle rencontra le maître d'hôtel qui paraissait embarrassé.

— Mademoiselle pourrait—elle me dire si je dois prévoir un dîner pour quatre ou cinq personnes, ce soir ?

— Je n'en ai aucune idée, Hedges. Vous a—t—on rapporté une réponse à la lettre que je vous ai fait porter à Little Milden ?

— Le valet a eu beau frapper plusieurs fois à la porte, personne ne lui a répondu.

— Il a rapporté la lettre ?

— Il l'a glissée sous la porte.

— Alors M. Vulcain doit être absent.

— Non, Mademoiselle. Le valet a eu la présence d'esprit de se renseigner dans le village. M. Worfield était bien chez lui. Mais quand les domestiques sont absents, et qu'il est occupé, il ne se dérange jamais pour ouvrir la porte.

— Occupé ?

Comme visiblement le maître d'hôtel ne tenait guère à lui fournir des explications à ce sujet, Astara regagna la bibliothèque où l'attendait son oncle.

— Nous n'avons encore reçu aucune réponse de votre neveu Vulcain.

— Cela ne me surprend pas. Il fera sans doute son apparition au moment où l'on s'y attendra le moins.

— Je vous trouve bien sévère avec lui. Espérons que le vicomte Yelverton se montrera à la hauteur de sa réputation.

— J'en suis certain ! Barnes me racontait tout à l'heure que, par loyauté envers notre famille, tout le village avait parié sur son cheval, Topsail, et que sa victoire avait été accueillie comme un véritable miracle.

Le matin même, quand Astara avait lu la description de la course dans le journal, elle avait tout de suite songé à la joie qu'éprouverait son oncle à ce nouveau succès de son neveu.

— L'amour des chevaux est une des nombreuses choses que vous et William avez en commun, poursuivit—il. Vous êtes une cavalière exceptionnelle, Astara, et vous allez m'obliger à renouveler mon écurie.

— J'ai parfois l'impression que vous me prêtez plus de qualités que je n'en ai, mon oncle. Comme si vous comptiez sur moi pour ajouter encore un peu d'éclat à l'image de marque des Worfield. Mais qui vous dit que je n'échouerais pas lamentablement comme votre neveu Vulcain ?

— C'est impossible !

Sir Roderick considéra un instant sa pupille d'un œil critique, puis il ajouta :

— Chaque jour, vous ressemblez davantage à votre mère, Astara. Chaque jour, vous devenez plus belle, plus séduisante. Quand je vous regarde, je me

prends parfois à regretter de ne pas avoir quarante ans de moins, pour vous faire une cour passionnée comme tous vos jeunes prétendants.

Émue jusqu'aux larmes par la déclaration de son oncle, Astara s'écria en l'embrassant sur la joue :

— Vous êtes merveilleux, mon oncle ! Je vous adore !

Elle savait combien il pouvait se montrer intraitable en affaires, ou critique et cassant quand il était mécontent. Mais à son égard, il avait toujours fait preuve d'une gentillesse, d'une compréhension, qui l'avaient aidée à mieux supporter la disparition de ses parents.

— Allons, mon enfant. Il serait temps de nous dépêcher un peu. Il nous reste de nombreux détails à régler avant l'arrivée de mes neveux. On doit installer de nouvelles serres cet après—midi, et j'aimerais avoir votre avis sur les transformations que j'envisage de faire dans le parc.

— Avec plaisir, mon oncle. Vous savez bien que toutes les femmes adorent les fleurs.

— Sans doute parce qu'elles—mêmes sont comme des fleurs, ou du moins devraient l'être.

Et sans plus attendre, ils se rendirent dans le jardin. Tout à leur tâche passionnante, ils en oublièrent presque leurs invités, et l'après—midi fila sans qu'ils s'en aperçoivent Astara eut à peine le temps de se changer et de se précipiter dans le salon, que des voix résonnaient dans le hall. Puis la porte s'ouvrit, et les deux hommes les plus beaux, les plus séduisants qu'elle ait jamais vus, pénétrèrent dans la pièce.

— Astara, nos invités sont arrivés, fit sir Roderick d'un ton solennel. J'aimerais d'abord vous présenter William, l'aîné de mes neveux.

Comme la jeune fille faisait une révérence, le vicomte s'inclina avec une grâce étudiée qui mettait en valeur son corps athlétique et ses larges épaules.

Leurs yeux se rencontrèrent... Le vicomte semblait déjà inquiet de savoir quelle impression il avait produite, et Astara se demanda s'il était conscient du rôle que lui faisait jouer son oncle.

« De véritables marionnettes entre ses mains », songea—t—elle, soudain amusée. Mais l'idée quelle était l'enjeu de toute cette mise en scène lui serrait le cœur. Lui faudrait-il réellement choisir un époux parmi trois inconnus ?

La prestance du vicomte ayant toutefois dissipé quelque peu ses craintes, elle se tourna vers le second jeune homme.

Un instant, elle crut que ses yeux la trahissaient. Le capitaine Lionel Worfield, bien que très différent, était tout aussi beau, tout aussi superbe que son cousin. Autant le vicomte était blond, autant Lionel était brun. Comme la plupart des militaires, il arborait une petite moustache, et sa taille très fine devait faire merveille à cheval ou en uniforme.

Astara commença à servir le thé. Ses hôtes auraient sans doute préféré un verre de vin, mais par respect des convenances, ils acceptèrent la tasse qu'elle leur tendait si gracieusement.

Elle avait maintenant assez d'expérience pour se rendre compte qu'elle

venait de faire une conquête. La voix de Lionel trahissait déjà une admiration profonde chaque fois qu'il s'adressait à elle, et elle sentait son regard posé sur elle avec insistance.

En revanche, son cousin se montrait beaucoup plus réservé, et il affichait même un air un peu blasé, en séducteur habitué à ce que toutes les femmes perdent la tête pour lui.

Homme du monde accompli, sir Roderick sut détendre rapidement l'atmosphère. Il interrogea ses neveux sur leur famille, leur carrière, évoqua de nombreux souvenirs communs, et les entretint longuement des transformations qu'il comptait apporter au domaine.

— Astarà adore Worfield, dit—il avec fierté. Et moi—même, absent depuis si longtemps, j'avais presque oublié combien le jardin est resplendissant au printemps.

—C'est une bonne chose que vous soyez rentré, mon oncle, fit gentiment remarquer Lionel. Le domaine va enfin revivre.

Profitant de cette remarque de son plus jeune neveu, sir Roderick l'entraîna dans la grande galerie, pour lui montrer un portrait de son père, et laisser ainsi Astarà et William en tête—à—tête.

— C'est votre première visite en Angleterre, mademoiselle Beverley ? demanda le vicomte.

Elle secoua la tête.

— Non, j'y ai vécu par intermittence jusqu'à l'âge de douze ans, répondit—elle. Je suis bien contente d'être enfin rentrée.

— Je ne saurais vous dire combien je me réjouis de votre retour.

— Merci, murmura—t—elle dans un sourire.

Le vicomte la regarda avec étonnement. Il s'attendait à ce qu'elle réagisse comme toutes les jeunes filles qu'il avait rencontrées, et auxquelles il ne pouvait adresser un compliment sans qu'elles rougissent ou se mettent à balbutier.

Observant Astarà plus attentivement, il remarqua qu'elle possédait cette aisance détachée et élégante qui distingue la femme d'expérience.

D'autre part, il savait par ouï—dire que la protégée de son oncle était séduisante, mais jamais il n'aurait soupçonné qu'elle serait d'une beauté aussi éblouissante, et si différente de toutes les femmes qu'il avait connues.

— Je partage vos sentiments pour Worfield, mademoiselle. Je n'y étais pas revenu depuis des années, car mon grand—père supportait difficilement la présence bruyante des enfants, et lorsque oncle Roderick hérita du domaine, il était trop souvent absent pour que je puisse lui rendre visite.

— Absences qui ne l'ont pas empêché de se tenir au courant de vos nombreux succès, remarqua Astarà.

— Je soupçonne ma mère, qui est une épistolière incorrigible, d'être la responsable de ces indiscretions.

— Pas seulement, oncle Roderick aime tout savoir des gens qui l'intéressent. Je l'accuse parfois de compiler de véritables encyclopédies sur

son entourage.

Le vicomte ouvrit des yeux étonnés.

— Cela vous gêne ? demanda Astara.

— Non, mais cela me surprend. J'étais persuadé qu'oncle Roderick était bien trop occupé pour se soucier de sa famille.

— Au contraire, je puis vous assurer qu'elle compte beaucoup pour lui.

— Je suis ravi de l'apprendre, répondit-il avec suffisance.

Sans Astara, c'est lui qui aurait dû légitimement hériter la fortune de son oncle, et le domaine de Worfield. Son mariage avec la nouvelle héritière ne ferait donc que rétablir l'ordre des choses. Incontestablement, songeait Astara en l'observant, il avait l'assurance, la prestance et même l'arrogance, nécessaires pour diriger l'immense domaine.

Tout à coup, elle eut l'impression de voir sa vie se dérouler devant ses yeux, comme dans un livre dont on connaîtrait le dénouement dès la première page.

Elle aurait aimé savoir comment le vicomte aurait réagi s'ils s'étaient rencontrés dans d'autres circonstances, si elle n'avait été qu'une jeune fille sans fortune.

Comme elle levait vers lui des yeux interrogateurs, il se pencha vers elle.

— Vous êtes si belle, Astara ! Tellement plus belle que je ne m'y attendais ! murmura-t-il, comme s'il avait deviné ses pensées. On ne vous a pas rendu justice !

— Vous aviez entendu parler de moi ?

— De votre succès à Rome. Mais cet ami qui a eu l'immense privilège de vous apercevoir avant moi devait être aveugle !

Elle sourit.

— Vous maniez le compliment comme un Italien, milord.

— Je me contente de rendre un humble hommage à votre beauté, Astara. Jamais encore, je n'avais éprouvé de tels sentiments pour...

— Je crois, milord, trancha Astara d'un ton ferme, que vous devriez apprendre à mieux me connaître, avant de prononcer des paroles que vous pourriez regretter. Qui voyage lentement..

— ... est certain d'arriver à bon port. Et c'est ce que nous ferons ! Je le sens !

L'entrée de sir Roderick mit brusquement fin à cette conversation dont le tour trop intime commençait à inquiéter Astara.

Puis, par une manœuvre habile, qui amusa la jeune fille, son oncle entraîna le vicomte sur la terrasse, afin de laisser à Lionel le privilège de rester seul, à son tour, avec sa pupille.

— Je ne vous imaginai pas du tout comme ça ! s'écria celui-ci comme il la rejoignait sur le sofa où elle s'était confortablement installée.

Astara le regarda éberluée.

— Pardonnez-moi ma franchise, mademoiselle. Je ne voulais pas me montrer grossier. Mais vous ressemblez si peu à une Anglaise !

— Pourtant j'ai les yeux bleus et les cheveux blonds comme la plupart de mes compatriotes, protesta Astara, froissée.

— Certes. Mais vous êtes d'une beauté si différente, les expressions de votre visage sont si subtiles, que même l'éclat de vos yeux, la couleur de votre chevelure en sont transformés !

— Sans doute, parce que ma grand—mère était grecque, expliqua Astara.

— Ainsi je ne m'étais pas trompé ! s'exclama le jeune homme d'un air de triomphe. William vous a—t—il fait aussi cette remarque ?

— Non, pourquoi ? Il aurait dû ?

— En nous rendant à Worfield, nous n'avons cessé de nous entretenir à votre sujet, mademoiselle. Nous nous attendions tellement à rencontrer une jeune Anglaise, d'une beauté très classique, et un peu... ennuyeuse.

Astara éclata de rire.

— Vous êtes d'une grande franchise, capitaine Worfield.

Le jeune homme acquiesça d'un hochement de tête.

— Me permettez—vous de vous appeler par votre prénom, demanda—t—il d'un ton hésitant, maintenant que nous sommes un peu cousins, grâce à oncle Roderick ?

— Me considérez—vous vraiment comme une cousine ?

— C'est à un autre titre, que j'aimerais ardemment que vous entriez dans ma famille, mademoiselle.

Décidément, il ne perdait pas de temps pour lui faire la cour, songea Astara. Comme s'il souhaitait profiter de ce que son cousin était sur la terrasse, pour prendre de l'avance.

— Merci, répondit—elle à voix haute. Je serais, moi aussi, enchantée de vous appeler Lionel.

— Et puisque vous êtes un peu grecque, Astara, il faut absolument que vous rencontriez mon père. Il s'est toujours passionné pour la littérature hellénique. Il est même devenu une sommité en la matière.

— Et vous, qu'aimez—vous lire ?

— Pas grand—chose, à part les journaux, avoua—t—il d'un air confus. Je n'ai malheureusement pas hérité de mon père le goût de la lecture.

— Vous préférez sans doute l'action ? On m'a dit que vous étiez très courageux.

— Je m'efforce d'être un bon soldat. Et j'avoue que j'aime me battre.

Comme Astara ne répondait pas, il reprit :

— C'est sans doute difficile à comprendre pour une femme, mais j'éprouve une véritable exaltation au moment d'affronter l'ennemi.

— Pourtant vous risquez votre vie ?

— On n'y pense jamais sur le champ de bataille. C'est après que l'on remercie Dieu d'être toujours vivant !

À cette évocation, une lueur intense avait illuminé son regard, comme s'il revivait un instant ces moments inoubliables. Il y avait quelque chose d'enfantin et de foncièrement honnête dans ses explications qui plut à Astara.

— Dire que j'ai failli ne pas venir à Worfield ! s'exclama soudain Lionel.

— Vous auriez refusé l'invitation de votre oncle ?

— Quel intérêt pour moi puisque William était également invité ? À ses côtés, je n'ai aucune chance de briller.

— Je crois que vous êtes trop modeste, Lionel. Encore ce matin, oncle Roderick ne tarissait pas d'éloges à votre sujet. Vous ne devriez pas vous tourmenter autant à propos de votre cousin.

— Vous le pensez vraiment ?

Au ton enflammé de sa voix, la jeune fille soupçonna immédiatement que ses paroles avaient dépassé sa pensée. De toute évidence, Lionel avait pris ses quelques mots de réconfort pour un encouragement.

— Je me trompe peut-être, s'empressa-t-elle de rectifier, mais je crois que nous devrions attendre de nous connaître mieux, avant de prendre une quelconque décision.

— Pour moi, je vous connais déjà, Astara. Et je suis bien certain d'une chose.

— Laquelle ?

— Pas question que je laisse William, ou un autre de ces fringants dandys, vous enlever à ma barbe !

Astara éclata de rire et s'apprêtait à répondre au jeune homme, quand sir Roderick et William pénétrèrent dans le salon. Le vicomte était visiblement très contrarié qu'elle paraisse prendre plaisir à la compagnie de son cousin.

Chapitre 3

Astara emprunta le sentier moussu qui conduisait à Little Milden par la forêt.

Elle avait attendu de voir la voiture du vicomte disparaître au bout de l'allée bordée de chênes, pour se mettre en route.

Juste avant le déjeuner, sir Roderick et ses deux neveux, avaient décidé de se rendre l'après-midi à la foire aux chevaux qui avait lieu deux fois par an, à Potters Bar.

— Il y a quatre ans, un de mes amis a acheté là—bas un cheval, qui depuis lui a fait gagner cinq courses, avait expliqué William à son oncle. Il paraît que l'on y trouve des bêtes à des prix très intéressants, si Ton s'y connaît un peu.

Cela avait suffi pour éveiller la curiosité de sir Roderick et de Lionel.

— Nous devrions y aller, avait affirmé ce dernier. J'ai plusieurs camarades au régiment qui cherchent des montures à bon marché. Si je pouvais leur en fournir, cela me permettrait par la même occasion de gagner un peu d'argent.

Son oncle esquissa un sourire amusé.

— C'est une bonne idée, mon garçon. Il ne faut jamais rater une affaire, quand elle se présente.

— Pour ma part, j'aurais besoin de quelques juments, avait ajouté le vicomte d'un ton méprisant, comme si l'idée de tirer profit de l'achat d'un cheval ne le concernait pas.

Sir Roderick s'était alors tourné vers sa pupille.

— J'espère que vous ne nous en voudrez pas trop de vous abandonner tout un après—midi, ma chère Astara. Une foire aux chevaux n'est vraiment pas un endroit indiqué pour une jeune fille.

— Absolument ! avait renchéri le vicomte, sans laisser à Astara le temps de répondre. On y rencontre trop de gens grossiers, et les altercations entre gîtans sont fréquentes.

Adorant les chevaux, Astara avait été un peu déçue de leur décision péremptoire. Mais elle s'était vite consolée, car elle avait a autres projets en tête.

Il y avait déjà trois jours que le vicomte et son cousin étaient arrivés à Worfield, et ils n'avaient pas perdu leur temps. Quand ils se trouvaient ensemble en compagnie de la jeune fille, ils faisaient preuve d'une réserve calculée, et même feignaient la plus grande indifférence, sous l'œil amusé de

sir Roderick.

Mais dès qu'ils pouvaient obtenir le moindre tête—à—tête avec elle, ils s'empressaient de lui faire une cour assidue, la couvraient de compliments, ne lui laissant aucun doute sur leurs intentions.

De toute évidence, William était convaincu qu'Astara finirait par accepter de l'épouser, et qu'il remplacerait bientôt son oncle à la tête du domaine. Plus d'une fois, il s'était comporté comme s'il était déjà le propriétaire de Worfield. « Je changerai tout cela ! » s'était—il notamment exclamé à propos de la fête annuelle organisée par les fermiers du domaine. Curieusement, cette réflexion n'avait pas choqué sir Roderick. Bien au contraire. Astara avait conscience que ce dernier, comme William, la poussaient à prendre rapidement une décision. Mais elle en était incapable.

Ses deux prétendants étaient, l'un comme l'autre, d'une beauté à couper le souffle, d'une grande séduction, mais elle ignorait toujours lequel elle souhaitait réellement épouser... et même si elle désirait se marier.

William était peut—être plus distingué, plus élégant que son cousin ; mais lorsqu'ils chevauchaient tous ensemble, le matin, Astara avait immédiatement remarqué que Lionel était bien meilleur cavalier. Il donnait l'impression de ne faire qu'un avec sa monture, il savait lui parler, et l'on sentait qu'il adorait les chevaux, alors que William cherchait surtout à s'en faire obéir.

Comme elle s'enfonçait davantage dans la forêt, son cœur se serra à l'idée de passer toute sa vie avec l'un ou l'autre de ces deux jeunes gens. Leurs goûts étaient si différents !

Ils ne lisaient jamais, alors qu'elle avait la passion des livres. En outre, elle soupçonnait William de participer activement à la vie mondaine, et souvent scandaleuse, que menaient les jeunes dandys. Quant à Lionel, si elle était sensible à son visage ouvert, à la sincérité avec laquelle il pariait de son métier, elle savait que presque rien ne l'intéressait en dehors de son régiment.

Une chose intriguait Astara. Pourquoi Vulcain Worfield n'avait—il pas répondu à la lettre de son oncle ?

Ce dernier n'avait jamais fait la moindre allusion à son neveu, et semblait l'avoir totalement oublié.

— Nous n'avons toujours pas reçu de réponse de votre troisième neveu ? lui avait—elle demandé la veille, profitant de ce qu'ils étaient seuls.

Sir Roderick avait secoué la tête.

— J'imagine qu'il est reparti, ou bien qu'il n'a pas envie de me voir, avait—il répondu d'un ton acerbe.

— Peut—être n'a—t—il pas reçu votre lettre ?

— Le valet qui l'a portée m'a assuré qu'il l'avait glissée sous la porte. Elle ne peut donc pas s'être perdue !

Il avait jeté à Astara un regard significatif avant d'ajouter :

— Je crois que nous pouvons rayer Vulcain de notre liste.

Astara avait levé les yeux vers le tableau qu'elle admirait tant.

— Il y avait trois déesses, Héra, Athéna et Aphrodite. Il serait injuste

d'oublier Vulcain.

— Visiblement, c'est pourtant ce qu'il souhaite !

L'arrivée de William et Lionel avait empêché Astara de réconforter son oncle, manifestement très contrarié par la négligence de son neveu.

Astara marchait maintenant depuis un petit moment. Le temps était chaud pour un mois d'avril, et son châle commençait à peser sur les épaules. Elle le retira et le glissa sous son bras.

Un peu plus loin, à un détour du sentier, elle aperçut un massif de chélidones en fleur. Immédiatement, elle décida d'y dissimuler son châle, trop lourd, et qui la gênait pour marcher. Comme elle avait encore trop chaud, elle ôta son petit bonnet et, le tenant par les rubans, reprit sa route d'un pas plus alerte.

Une brise légère caressait maintenant ses cheveux, et par instants, les rayons du soleil, qui perçaient à travers les feuilles, jetaient sur son ondoyante chevelure des reflets d'or.

L'air embaumait. Elle aurait aimé s'arrêter pour cueillir quelques jonquilles qui poussaient à profusion sous les arbres. Mais il lui fallait se dépêcher, si elle voulait être de retour à Worfield avant son oncle.

Elle commençait à trouver la route bien longue, quand elle aperçut les premiers toits de chaume de Little Milden. Elle s'arrêta à l'orée du bois pour reprendre son souffle. La tour carrée d'une église se détachait à l'horizon. Astara scruta la ligne des toits. En vain. Le vieux moulin de Vulcain Worfield était invisible.

Elle hésitait Devait—elle tourner à gauche ou à droite ?

Soudain, elle aperçut une femme qui pansait le genou d'un petit garçon dans le jardinet du premier cottage.

Astara s'arrêta devant la porte.

— Excusez—moi, dit—elle. Pourriez—vous m'indiquer comment me rendre au vieux moulin ?

La femme leva la tête. Elle toisa la tête nue d'Astara et en conclut qu'elle n'avait pas affaire à une dame de qualité. Elle commença donc sans s'embarrasser de formules de politesse :

— Sur votre gauche, après le tournant, répondit—elle avec un fort accent du Hertfordshire. Allez voir m'sieur Worfield ?

— Oui, répondit Astara un peu interdite.

— Pourrez lui dire alors que Moll, elle viendra plus.

Comme Astara restait silencieuse, elle ajouta :

— Pourrez lui dire, si ça l'intéresse, qu'elle est partie avec un voyageur. Même que le fermier Jarvis il en est tout retourné. Nous avoir quittés, comme ça, sans un mot, et d'avoir laissé les vaches et le travail !

— Moll est votre fille ? demanda Astara.

— Ma première, et jolie avec ça. Mais jamais une pensée pour les autres. M'sieur Vulcain aurait jamais dû lui fourrer toutes ces idées en tête. Ça n'a fait que la rendre plus vaniteuse.

Les propos de la femme avaient éveillé la curiosité d'Astara, mais elle craignait de se montrer grossière en la questionnant

— Merci encore de votre aide, dit—elle simplement Je tourne à gauche, c'est cela ?

— C'est ça, répondit la femme toujours occupée à soigner le genou du petit garçon. Et surtout oubliez pas de dire à M'sieur Vulcain que Moll, elle viendra plus.

— Je n'oublierai pas, c'est promis, répondit Astara et elle se remit en marche.

Sans qu'elle sache pourquoi, elle éprouvait un sentiment de malaise en repensant à ce que lui avait raconté la femme. Pourquoi le neveu de son oncle avait—il besoin de cette jeune fermière, Moll? se demandait—elle encore quand elle arriva au tournant indiqué.

Le vieux moulin se dressait à côté d'une petite rivière. Il était moins haut qu'elle ne s'y attendait, et la grande roue de fer que faisait autrefois tourner l'eau, était immobile, et toute rouillée.

Le reste du bâtiment était entièrement blanc, à l'exception des colombages peints en noir qui donnaient à l'ensemble son pittoresque.

En s'approchant, Astara vit que la porte d'entrée était ouverte. Sans doute en prévision de la venue de Moll, se dit—elle un peu agacée. Elle chercha le heurtoir. Apparemment, on l'avait retiré. Elle hésita alors un moment, puis se décida à pénétrer à l'intérieur.

Elle se retrouva dans un étroit couloir aux murs blancs. Seuls ses pas qui résonnaient faiblement sur les vieilles dalles cirées troublaient le silence. Son cœur se mit à battre à tout rompre. Quelque chose d'extraordinaire l'attendait. Elle le sentait !

Au bout du couloir, à gauche, elle entrevit une autre porte, également ouverte. Elle devina qu'elle avait trouvé ce qu'elle cherchait. La pièce était immense et d'une forme étrange qu'elle n'avait jamais vue encore. Elle s'avança sur le seuil. Un homme était assis devant un chevalet, juste en face d'une large baie. Il avait dû l'entendre arriver car, sans se retourner, il cria d'une voix tranchante :

— Vous êtes en retard, comme d'habitude ! Pour l'amour du ciel, dépêchez—vous de grimper sur cette estrade. Nous avons déjà assez pendu de temps comme ça !

Astara ne put s'empêcher de sourire au ton pressant de sa voix. Par le passé, elle avait eu l'occasion de visiter des ateliers d'artistes, et comprenait maintenant pourquoi Vulcain Worfield avait besoin de Moll. Sans savoir pourquoi, elle se sentit rassurée.

L'estrade, comme dans tous les ateliers de peintres, trônait à côté de la fenêtre. Elle était drapée d'un morceau de brocart vert, et une gerbe de blé était posée sur une chaise tout à côté.

— Dépêchez—vous ! s'écria Vulcain Worfield, comme Astara se tenait toujours immobile sur le seuil. Et pour une fois, essayez de tenir correctement

cette gerbe de blé. Elle est censée figurer le symbole de la fertilité, pas un vieux fagot !

Astara traversa la pièce, posa son bonnet sur un fauteuil et grimpa sur l'estrade. Elle attrapa la gerbe de blé, et la prit dans ses bras, en imitant la pose des nombreuses Vierges à l'Enfant qu'elle avait admirées en Italie.

Elle s'immobilisa, les yeux fixés sur le peintre qui se tenait penché sur son chevalet.

— La lumière était parfaite, il y a une demi—heure ! grommela—t—il. Mais je suppose que votre fermier considère que la traite des vaches est plus importante que ma peinture !

Il y avait maintenant une pointe d'humour dans sa voix. Puis il ajouta d'un ton très différent :

— Si je n'arrive pas à finir votre visage aujourd'hui, je crois que je deviendrai fou !

À ces mots, il leva les yeux, et parut brusquement cloué sur place.

Astara pouvait enfin voir son visage. Sans leur ressembler, Vulcain Worfield était aussi beau et séduisant que ses cousins.

Très mince, très brun, sa peau était dorée comme celle des hommes habitués à vivre en plein air, exposés aux morsures du soleil toute l'année. Ses yeux sombres, presque noirs, la fixaient avec insistance.

Il la contempla un long moment, sans rien dire. Sous le charme de son regard, elle se tenait immobile, dans sa robe blanche, la gerbe de blé serrée entre ses bras.

Puis, toujours sans un mot, il se pencha à nouveau sur son chevalet.

Il effaça ce qu'il venait de peindre, et par petits gestes vifs et précis se mit à promener son pinceau sur la toile. Il travaillait ainsi depuis plusieurs minutes, quand il lui demanda à brûle-pourpoint :

— Comment vous appelez—vous ?

Et sans laisser à Astara le temps de répondre, il ajouta :

— Non, ne dites rien ! Je sais qui vous êtes. Vous êtes Aphrodite descendue de l'Olympe, pour remplacer une vachère ignorante et stupide !

Astara resta un long moment silencieuse.

— Moll ne pouvait pas venir, murmura—t—elle enfin.

— Tant mieux ! Levez un peu le menton. C'est parfait ! Maintenant, ne bougez plus !

Son pinceau semblait voler sur la toile. À peine avait—il levé la tête, qu'il la penchait à nouveau sur son chevalet, tandis qu'Astara restait figée comme une statue.

— Comment ? s'écria—t—il soudain. Comment avez—vous pu deviner que j'avais tant besoin de vous ?

— Moll est partie avec un voyageur.

— Je savais bien que tôt ou tard elle succomberait aux cajoleries de ce séducteur ! remarqua Vulcain d'un ton sarcastique. Mais après tout, tant mieux pour elle. Au moins connaîtra—t—elle une vie plus distrayante qu'ici.

— Pensez—vous qu'il l'épousera ?

Vulcain fit le geste de hausser les épaules.

— J'espère bien que non ! Autant qu'elle reste à la ferme, si c'est pour s'encombrer d'un époux et d'une ribambelle de marmots.

— Vous ne semblez guère apprécier le mariage.

— Il ne sert qu'à emprisonner l'homme et la femme, quand ils devraient courir le monde, et chercher à enrichir leur esprit Mais ce besoin de liberté vous est sûrement étranger, conclut-il d'un ton péremptoire.

— Qu'en savez—vous ? objecta Astar, furieuse.

Dédaignant de lui répondre, il lui lança d'une voix tranchante :

— Pour l'amour de Dieu, ne baissez pas le menton ! Imaginez que vous êtes Perséphone interrogeant le Ciel.

— A la recherche de la lumière ?

— Évidemment ! Comme si les Grecs n'avaient jamais fait autre chose !

Il se tut un moment, puis murmura comme s'il se parlait à lui-même :

— Lançant un formidable défi aux forces des ténèbres, Apollon inonda le ciel de torrents de lumière, et fit régner sur toutes choses une sérénité miraculeuse.

Astar retint sa respiration.

C'est exactement ce qu'elle avait éprouvé quand elle était allée en Grèce avec ses parents, l'année qui avait précédé leur mort.

La lumière lui avait paru différente, plus pure, plus intense que partout ailleurs dans le monde. Comme si Apollon était présent dans tout ce qu'elle voyait : dans les vagues de la mer, dans les poissons gigotants dans les filets de pêcheurs, dans les yeux brillants des Grecs, et même dans les rochers qui se dressaient, menaçants, sur les collines dénudées.

— Pourquoi peignez—vous ce tableau ? demanda—t—elle à haute voix.

— C'est pour un livre.

— Un livre que vous avez écrit ?

— Naturellement !

— Quel en est le sujet ?

— Je doute fort que cela vous intéresse.

— Cela m'intéresse.

Il leva la tête.

— Vous êtes merveilleuse ! J'aimerais m'agenouiller devant vous, ou devant Celui qui vous a envoyée à moi. Vous êtes exactement ce que je cherchais depuis si longtemps !

— Je suis heureuse de pouvoir vous être... utile.

— Utile ! s'écria—t—il. Vous êtes beaucoup plus que cela ! Je commençais à désespérer de finir ce tableau à temps. Mais grâce à vous, je sens que j'arrive enfin au bout !

— À temps ?

— Pour la date de publication de mon livre.

— Vous ne m'avez toujours pas dit quel en était le sujet.

Devant l'insistance d'Astara, un sourire amusé se dessina sur les lèvres de Vulcain, et atténua un instant la dureté de son visage.

— Puisque vous y tenez, sachez qu'en ce moment vous êtes censée faire revivre les mystères d'Eleusis !

Astara sourit à son tour. Elle s'attendait à cette réponse.

Un jour, son père lui avait longuement décrit les grandes cérémonies qui se déroulaient à Eleusis, près d'Athènes. Des quatre coins de la terre, on venait assister à ces mystères, auxquels quelques élus étaient initiés. Le dix—neuvième jour du mois, les fidèles se réunissaient à la Double Porte, située juste en dessous de l'Acropole, avant de parcourir les quelque dix—huit kilomètres de la Voie Sacrée. La tête ceinte d'une couronne de myrte, ils portaient de grandes robes pourpres, et tenaient à la main de longues branches de fenouil.

Pendant ce temps, les futurs initiés, plongés dans une effroyable obscurité, entamaient leur descente aux Enfers. Le rugissement de l'eau, le grondement du tonnerre et le fracas d'une étrange musique syncopée se fondaient en un vacarme insupportable qui les précipitait vers l'extase.

Puis des mains invisibles les agrippaient, les bouscullaient, et incapables de résister à l'horreur de ce combat ténébreux, ils se sentaient peu à peu entraînés vers la folie : ils étaient enfin prêts pour l'ultime révélation.

Nul ne savait, lui avait expliqué son père, combien de temps durait l'errance initiatique de ces malheureux dans l'obscurité, jusqu'au fabuleux moment où ils émergeaient enfin à la lumière. Elle semblait venir des dieux mêmes : entourée de centaines de chandelles scintillantes, une gerbe de blé dans les bras, Perséphone les attendait au bout de leur terrible voyage.

Solennellement, la déesse offrait à chaque initié un épi de blé, et une cruche remplie d'eau. Puis comme elle ordonnait d'une voix de stentor : « Que la pluie tombe ! que les épis mûrissent ! », les prêtres se mettaient à danser autour des initiés, incarnation éphémère du printemps et de la lumière.

Astara était curieuse de voir comment Vulcain s'y était pris pour traduire l'atmosphère mystérieuse et sacrée des rites d'Eleusis.

Le long silence de la jeune fille surprit Vulcain.

— Votre curiosité est—elle satisfaite, ou bien êtes—vous fatiguée ?

— Un peu fatiguée, peut—être, admit—elle.

— Dans ce cas, reposez—vous, mais juste un peu. J'aimerais finir aujourd'hui ce que j'ai commencé. Qui sait si votre présence saura m'inspirer aussi miraculeusement un autre jour ?

Astara posa la gerbe de blé sur le fauteuil, en poussant un petit soupir de soulagement. Ses bras lui faisaient affreusement mal.

Elle avait déjà posé pour deux peintres, auxquels sir Roderick avait commandé son portrait. Mais ce dernier n'avait pas été satisfait du résultat, et Astara se souvenait combien ces séances, où elle devait rester immobile pendant des heures, l'avaient épuisée.

Elle descendit de l'estrade.

— Puis—je jeter un coup d'œil à votre tableau ? demanda—t—elle timidement.

Elle s'attendait à ce qu'il refuse comme la plupart des artistes.

— Si vous voulez, répondit Vulcain avec indifférence, mais vous serez sûrement déçue.

Le ton de sa voix était légèrement méprisant. De toute évidence, il était persuadé qu'elle n'était capable d'apprécier qu'une peinture conventionnelle.

Elle s'approcha du chevalet et fut bouleversée par ce qu'elle vit.

Au premier plan se tenait Perséphone, mais Astara sentit que Vulcain avait surtout voulu exprimer à travers elle, tout le mysticisme qu'elle représentait. Sa technique picturale était très différente de celle de ses contemporains. Il travaillait par petites touches juxtaposées, et cherchait essentiellement à jouer sur les effets de l'ombre et de la lumière pour traduire ses émotions.

Sans que l'on puisse distinguer des formes réalistes à l'arrière—plan, Vulcain avait réussi, par le simple jeu des couleurs, à suggérer toute l'horreur qu'avaient dû ressentir les initiés lors de leur longue errance dans les ténèbres.

On pouvait entendre les fouets claquer, les pierres s'écrouler à leurs pieds, sentir la filmée âcre qui les étouffait, voir les serpents qui s'enroulaient autour de leurs membres.

Le tableau n'était pas achevé, et pourtant il était déjà si vivant, tous les détails de l'initiation y étaient si merveilleusement suggérés, qu'Astara crut un instant qu'elle était en train de rêver.

— Eh bien ? Pourquoi ne pas avouer que vous êtes déçue, comme je m'y attendais ? ironisa Vulcain.

Il était à mille lieues d'imaginer à quel point Astara était bouleversée, combien elle était proche de son œuvre, combien elle la comprenait !

Elle ne répondit pas. Le portrait qu'il avait réalisé d'elle en Perséphone l'effrayait. Vulcain ne s'était pas contenté de traduire la confusion des initiés. Il avait également cherché à suggérer la joie éprouvée par la déesse lorsqu'elle était venue au jour, son émerveillement devant la lumière enfin retrouvée après de longs, de très longs mois passés dans l'obscurité des Enfers.

La jeunesse de Perséphone, soulignée par le peintre, correspondait parfaitement au symbolisme de la cérémonie : la célébration du printemps. Mais le tableau révélait autre chose de son modèle, qui troublait Astara.

C'était indubitablement ses yeux qu'il avait réussi à peindre, des yeux dans lesquels on pouvait lire l'incertitude... et la peur.

— Dites—moi à quoi vous pensez ? Je veux le savoir ! l'adjura Vulcain.

— Devant une telle œuvre, il ne s'agit pas de penser, mais de ressentir, répondit Astara d'une voix sourde. Et c'est ce que je m'efforce de faire.

Elle posa sur lui un long regard. Il la contempla quelques instants, médusé, avant de s'écrier :

— Pourquoi dites—vous cela ? (Elle se contenta de sourire.) Vous êtes Aphrodite ! Vous n'êtes pas réelle, pas humaine ! Ce n'est pas possible !

— Je suis telle que vous m'avez peinte, et cela... m'effraie un peu.

— Je m'en doutais ! J'espère que ce n'est pas moi qui vous fais peur?

Elle secoua la tête.

— C'est de moi—même que j'ai peur.

— Comme Perséphone que seule la lumière parvint à rassurer.

— Et comme j'aimerais moi—même être rassurée.

Il la fixait maintenant de toute l'intensité de ses yeux sombres, et Astarla prit brusquement conscience de la virilité de cet homme. Il était si beau, il paraissait si fort, si dominateur dans sa blouse de peintre ! Un petit frisson la parcourut et, effrayée par l'étrange magnétisme qu'il exerçait sur elle, elle murmura dans un souffle :

— Je suis prête... à continuer, si vous le désirez.

— Avant, je veux savoir qui vous êtes, à quel miracle je dois votre présence dans mon atelier?

— Quelle importance? répondit hâtivement Astarla. C'est la mère de Moll qui m'a envoyée ici. Cette explication ne vous suffit pas ?

— Elle le devrait, mais je suis d'un naturel très curieux.

Instinctivement, la jeune fille recula, comme si elle redoutait de ne pas avoir le courage de se taire, en restant si près de lui.

— M'autorisez—vous à visiter votre atelier?

Il eut un geste majestueux de la main.

— Vous êtes ici chez vous !

Puis, comme s'il ne pouvait concentrer son attention sur autre chose, il prit à nouveau place devant son chevalet

Astarla traversa la pièce.

Elle était éblouie par tout ce qu'elle voyait, par la multitude, la diversité des objets qui décoraient la pièce, et dont la plupart avaient sans nul doute été rapportés par Vulcain de ses lointains voyages.

Une deuxième baie, qu'elle n'avait pas remarquée jusque—là, juste en face de la première, était dissimulée par d'amples rideaux de satin richement brodés, provenant de Chine.

Un somptueux tapis persan recouvrait le sol à cet endroit de la pièce, et ses tonalités chaudes, brillantes, étaient admirablement mises en valeur par les murs blancs et entièrement nus à l'exception d'un masque de Bali, accroché au—dessus de la cheminée. Astarla en avait déjà vu de semblables. D'aspect étrange, un peu effrayant, ils servaient à chasser les mauvais esprits.

Poursuivant sa visite, elle découvrit dans un coin une petite commode XVIII^e, entièrement marquetée, qui avait dû appartenir aux parents du jeune homme. Un peu plus loin, trônaient une petite table et un bureau que sir Roderick aurait été fier de posséder.

Astarla était étonnée. L'ordre qui régnait dans la pièce ne correspondait pas du tout à l'idée qu'elle se faisait des ateliers d'artistes. Tous ceux qu'elle avait visités étaient généralement assez sales, et meublés de bric et de broc.

Sur le bureau, elle aperçut un petit paquet de lettres non décachetées et rangées avec soin. Comme malgré elle, elle s'approcha et reconnut son

écriture sur la première enveloppe.

Elle sourit intérieurement. Elle comprenait maintenant pourquoi Vulcain n'avait pas répondu à l'invitation de son oncle !

N'ouvrait-il donc jamais son courrier ? Cette habitude lui paraissait pour le moins étrange. Mais elle hésitait à aborder ce sujet avec lui, et dévoiler ainsi qui elle était. Et puis cela l'amusait qu'il la prenne pour une simple amie de Moll.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, il lui demanda brusquement, sans même prendre la peine de se retourner vers elle :

— Que faites-vous à Little Milden ? Je ne vous y ai jamais aperçue.

Astara hésita un instant.

— J'habite... dans le voisinage.

— Les dieux sont donc avec moi !

Pourtant habituée aux compliments, la jeune fille rougit légèrement et s'empressa de détourner la conversation.

— Votre maison est magnifique !

— Je suis ravi qu'elle vous plaise. À part mes tableaux !... qu'y avez-vous admiré ?

— Vos somptueux rideaux.

— Ils viennent de Chine.

— Vous êtes allé en Chine ?

— Oui. Reprenons notre travail. Il se fait tard, et j'aimerais apporter quelques retouches à votre portrait. Inutile de vous embarrasser de la gerbe de blé !

Le ton de sa voix était péremptoire. Comme envoûtée, Astara grimpa sur l'estrade et reprit tout naturellement la pose.

— C'est parfait ! Dommage que la lumière soit affaiblie depuis tout à l'heure. Pour l'amour du Ciel, essayez de venir plus tôt demain ! Les jours sont si courts !

Astara ne répondit pas aussitôt

— Je n'ai jamais dit que... je reviendrais.

— Mais il le faut ! Et ne me dites pas que vous avez autre chose à faire. Si c'est pour l'argent, je vous payerai mille fois mieux que vos fermiers.

— Ce n'est pas une question d'argent.

— Mais alors, pourquoi ? s'écria-t-il, agacé.

Astara cherchait désespérément une réponse.

— J'ai... certains engagements importants, finit-elle par bredouiller.

— Des engagements importants ? C'est ridicule ! explosa le jeune homme. Que peut-il y avoir de plus important que l'achèvement de mon tableau ?

Astara se tut un long moment.

— Ce tableau a un rapport avec votre livre ?

— En effet, on doit en tirer une gravure. Il doit également être exposé.

— Où ?

— À Paris.

— À Paris ? répéta Astara abasourdie.

— Cela vous étonne ? Soit, vous saurez tout, puisque vous y tenez. Mais je doute fort que vous compreniez le moindre mot à mes explications.

À ces mots, Astara sentit une bouffée de colère l'envahir. Décidément, il la prenait pour une idiote !

— L'année prochaine sera fondée, à Paris, la Société des géographes, poursuivit-il du même ton hautain. Mon livre sera l'un des premiers ouvrages publiés par cette association. Plusieurs de mes tableaux seront exposés pour son inauguration.

« La Société des géographes ? Tel est pris qui croyait prendre ! » pensa Astara, qui contemplait maintenant son interlocuteur avec une lueur de malice dans les yeux.

Lors d'une soirée donnée par son oncle dans son hôtel particulier parisien, quelques jours avant leur départ pour l'Angleterre, Astara avait eu la joie d'y retrouver un vieil ami de son père, un éminent savant.

— Si seulement votre père était encore en vie ! lui avait dit celui-ci. Comme il aurait été heureux d'apprendre que j'ai décidé de fonder l'année prochaine une Société des géographes. Une exposition sera organisée pour le jour de son inauguration. Les plus célèbres explorateurs y participeront

— Rien n'aurait pu davantage lui plaire ! s'était exclamée Astara.

— Votre père était un orateur prodigieux, mademoiselle Beverley. Quel dommage qu'il se soit toujours refusé à rédiger un livre sur ses voyages.

Astara avait éclaté de rire.

— Je crois que papa voyageait surtout pour son plaisir, et qu'il se moquait bien de la postérité !

En cela, Vulcain Worfield était différent de son père, se dit-elle. Elle aurait aimé l'interroger davantage sur le contenu de son livre. Mais elle craignait d'éveiller ses soupçons. Après tout, il était persuadé qu'elle n'était qu'une simple paysanne...

Sans savoir pourquoi, Astara décida brusquement qu'il ne devait à aucun prix connaître sa véritable identité. Elle en était là de ses réflexions, quand elle entendit quelqu'un pénétrer dans la pièce. Cette présence éveilla sa curiosité, mais elle ne tourna pas la tête.

— Avez-vous besoin de mes services, Maître ?

L'homme avait parlé d'une voix étrangement monocorde et nasillarde.

— Je crois que mon modèle aimerait un peu de thé, Chang.

— Bien, Maître. Du thé aux pétales de rose, ou au jasmin ?

Vulcain leva les yeux vers Astara et un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Lequel préférez-vous ? À moins, bien sûr, que vous n'aimiez mieux cet insipide breuvage que les Anglais osent appeler du thé ?

— Au jasmin, s'il vous plaît, répondit-elle calmement.

Vulcain parut étonné.

— C'est étrange. Vous êtes la première femme que je rencontre qui ne réclame pas du thé aux pétales de rose.

Il baissa les yeux vers son tableau.

— Il est vrai que vous êtes différente. Si... mystérieuse. Pourquoi ne pas me confier votre secret, ma précieuse inconnue ?

— Attention ! se moqua gentiment Astara. N'oubliez pas que je suis Aphrodite, et que les dieux ont toujours puni la trop grande curiosité des mortels !

— Ainsi vous connaissez la mythologie ! Vous êtes merveilleuse, et vous m'intriguez de plus en plus, Aphrodite, puisque tel est votre nom

— Je comprends maintenant qui est responsable de l'ordre qui règne dans votre atelier, dit Astara pour changer le tour de la conversation.

— Vous voulez parler de Chang ? Je préfère ne pas imaginer le désordre de cette pièce s'il n'était pas là.

— Il vous a suivi depuis la Chine ?

— Oui. Il s'est pris d'affection pour moi, et m'a choisi comme maître.

— On dit que les Chinois font d'excellents serviteurs.

Vulcain éclata de rire.

— Chang est beaucoup plus qu'un serviteur ! C'est mon compagnon de route, mon ami, et parfois il me rappelle ma nanny qui ne cessait de me gronder quand j'étais enfant !

— À l'époque où vous habitiez le presbytère ?

— Vous savez cela aussi ? s'exclama Vulcain au comble de l'étonnement. C'est l'endroit le plus merveilleux que j'aie jamais connu !

— A quoi ressemblait-il ? insista Astara.

— C'était une grande maison, toute en coins et recoins, bien trop vaste à entretenir pour les maigres appointements d'un pasteur de village. Elle m'inspirait les visions les plus extraordinaires. Je voyais des fantômes dans les sombres corridors, et les jours d'orage j'entendais les mauvaises fées hurler dans les cheminées.

À ces souvenirs, il laissa échapper un sourire ému.

— Il y avait aussi de vastes caves qui, j'en étais persuadé, servaient de repaires aux bandits de grands chemins, et un immense jardin, complètement sauvage, dans lequel j'imaginai des centaines d'indiens déferler en poussant des cris horribles, le visage bariolé de peintures de guerre !

Astara éclata de rire.

— Vous étiez vraiment un petit garçon plein d'imagination !

— Sans doute parce que je n'avais ni frère ni sœur pour jouer avec moi.

— Tout comme moi.

— Les enfants uniques sont toujours différents des autres.

— En quoi ? demanda Astara intriguée.

— La solitude les rend plus forts mais aussi plus sensibles au monde de l'imaginaire.

— Je n'avais jamais pensé à cela, murmura Astara. Mais je crois que vous avez raison.

— C'est pourquoi, s'exclama brusquement Vulcain, vous ressentez si bien

ce que je cherche à traduire dans mon tableau ! N'est—ce pas ? Répondez—moi, il faut que je sache !

— Votre tableau... me le fait ressentir, répéta Astara comme sous l'emprise d'une force inconnue.

— Dites—moi ce que vous ressentez, insista—t—il.

Instinctivement, sans même se rendre compte de ce qu'elle disait, Astara cita le réthoricien Aristide, d'une voix sereine, presque divinatoire :

— De toutes les grâces divines accordées à l'homme, Eleusis est la plus terrible et la plus merveilleuse !

— C'est impossible ! Qui êtes—vous pour connaître de telles choses ? bredouilla Vulcain.

Comme Astara, souriante, cherchait une réponse, Chang entra dans la pièce les bras chargés d'un plateau.

— Puis—je boire mon thé au jasmin ?

— Comment pourrais—je vous en empêcher ? grommela le peintre. De toute façon, vous me troublez tellement que je n'arrive plus à travailler.

— J'en suis désolée. Préférez—vous que je garde le silence ?

— Cela ne servirait à rien.

— Puisqu'il en est ainsi, il vaudrait peut—être mieux que je ne revienne pas.

À ces mots délibérément provocants, Vulcain se leva d'un bond de son tabouret.

— Je vous l'interdis ! Si vous faisiez cela, j'userais contre vous des pires malédictions que...

— Je n'ai pas peur, trancha Astara. Aphrodite n'a rien à redouter.

— Même de l'amour, la plus terrible des malédictions ?

— C'est tout ce qu'il vous inspire... de l'effroi ?

— Vous voilà bien curieuse, tout à coup. Ce que je pense de l'amour vous intéresse donc tant ?

Tout en parlant, ils s'étaient approchés de la petite table basse recouverte d'une nappe de dentelle, sur laquelle Chang avait posé les tasses et la théière chinoises.

Astara caressa du bout des doigts sa tasse, en fine porcelaine et sans anse.

— Comme tout cela est beau ! s'écria—t—elle. Je comprends maintenant que vous teniez tant à conserver un endroit où garder jalousement tous ces trésors ! Me ferez—vous visiter les autres pièces du moulin, avant mon départ ?

— Quand partez—vous ?

Astara réfléchit promptement.

Son oncle et les deux jeunes gens ne seraient pas de retour avant cinq heures mais il fallait absolument qu'elle soit à Worfield avant eux.

— Et où irez—vous ? reprit Vulcain sans lui laisser le temps de répondre. Vous ne vous imaginez tout de même pas que je vais vous laisser vous évanouir ainsi, dans les airs, sans m'assurer que vous reviendrez ?

— Je vous promets de revenir, répondit Astarà tout en versant le thé.

— Le plus tôt possible !

— J'essayerai. Croyez—moi, j'essayerai. Mais je ne peux pas vous promettre l'impossible.

Sans un mot, Vulcain se leva et tira les rideaux qui dissimulaient la grande baie vitrée orientée au sud.

Il contempla un long moment son visage auréolé par le soleil, avant de prendre à nouveau place à côté d'elle.

— Vous n'êtes pas anglaise ?

— Ma grand—mère était grecque...

— Grecque ! J'aurais dû le deviner à la forme de votre nez. D'ailleurs, comment auriez—vous pu être autre chose ?

Pour toute réponse, Astarà lui adressa un petit sourire moqueur. Leurs yeux se rencontrèrent. Alors, sans savoir pourquoi, elle se sentit terriblement intimidée par la présence de cet homme si fort, si viril.

Il éveillait en elle des sensations étranges, qu'elle ne comprenait pas, comme si toutes les fibres de son être se tendaient vers lui. Pour dissimuler son trouble, elle porta sa tasse à ses lèvres. Un parfum subtil l'enveloppa tandis qu'elle sentait le regard de Vulcain posé sur elle avec insistance.

— Vous êtes adorable, absolument adorable ! s'exclama—t—il. Comment aurais—je pu deviner que dans le petit village où je suis né, se cachait le modèle que je cherchais pour le dernier tableau de mon livre ?

— Me montrerez—vous les autres ?

— Peut—être. Mais pas aujourd'hui. Je veux que vous me quittiez, persuadée que vous êtes Perséphone ! Et que vous ne cessiez de le croire jusqu'à votre retour. Rien d'autre ne doit avoir d'importance. En me permettant d'achever mon tableau, chère Aphrodite, vous servez d'histoire, passée et future.

— Vous pensez à la Société des géographes ?

— Naturellement ! Si cela vous intéresse sachez qu'en Angleterre, mon livre sera publié par l'Association pour l'encouragement de la découverte de l'Afrique.

Astarà retint à temps une exclamation de surprise. En de nombreuses occasions, son père avait fait des conférences pour cette association, à la suite de ses expéditions sur le continent africain.

— Où êtes—vous allé en Afrique ? demanda—t—elle.

— Un peu partout.

Comprenant qu'il ne lui en dirait pas davantage, Astarà se leva.

— Maintenant, je dois partir.

— Puis—je vous accompagner ?

— Non !

— Vous reviendrez ?

— Je vous ai donné ma parole.

— Merci, Aphrodite. Mais comment pourrais—je croire que vous êtes

réelle, que je n'ai pas rêvé, une fois que vous aurez disparu ?

— Disons que je suis aussi réelle que votre tableau, répondit—elle. Aussi réelle que les mystères d'Eleusis.

— Dans ce cas vous reviendrez !

Sur ces mots, Astara traversa la pièce pour reprendre son bonnet posé sur un fauteuil.

Elle apprécia sa délicatesse : il ne fit aucun geste pour la rejoindre comme elle se dirigeait vers la porte. Elle se retourna. Il ne répondit pas à son sourire, mais une lueur étrange brillait dans son regard.

La porte d'entrée était ouverte. Quant à Chang, il avait disparu. Une fois dehors, elle sentit le soleil caresser doucement son visage. Il faisait encore chaud.

Comme elle arrivait au tournant, elle se mit brusquement à courir vers la forêt, ne sachant pas si elle était pressée de rentrer à Worfield ou de s'enfuir loin de Vulcain.

Chapitre 4

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

Astara sursauta. Perdue dans ses pensées, elle n'avait rien écouté de ce que lui disait William.

— Pardonnez—moi, dit—elle. Je rêvais.

— J'espérais bien que vous rêviez de moi, mais pas en ma présence, répliqua William d'un ton de reproche, profondément vexé qu'elle puisse se montrer distraite quand il s'adressait à elle, surtout en pareil moment.

Juste après le dîner, sir Roderick et Lionel s'étaient éclipsés, les laissant seuls — occasion dont ne pouvait manquer de profiter William. Au ton de sa voix, à son regard, Astara avait compris qu'il s'apprêtait, hélas, à lui demander sa main ! À Rome comme à Paris, trop de jeunes gens avaient jeté à ses pieds leur cœur et leur palais délabré, selon l'expression de son tuteur, pour qu'elle ne reconnaisse pas immédiatement les signes annonciateurs d'une demande en règle.

— Je me demande ce que fait oncle Roderick, fit—elle dans l'espoir de détourner la conversation. Il devrait nous rejoindre.

— Peu m'importe où se trouve mon oncle, ou mon cousin. Il faut que je vous parle, Astara.

Il prit sa main dans les siennes.

— Vous avez deviné ce que je tenais à vous dire, n'est—ce pas ?

— Non... je vous en prie, murmura—t—elle.

Se méprenant sur sa timidité et sa pudeur, si naturelles chez une jeune fille en pareille occasion, le vicomte poursuivit sans lui laisser le temps de répondre :

— Nous nous connaissons depuis bien peu de temps, Astara, mais comme moi, vous n'ignorez pas les desseins d'oncle Roderick. Et je puis vous assurer que mon plus cher désir est de vous épouser.

Les doigts d'Astara se raidirent sous les siens, elle détourna son regard vers la fenêtre. Le soleil n'était plus qu'une lueur dorée à l'horizon, et les étoiles commençaient à émailler le ciel.

— Tout nous destine l'un à l'autre, continua le vicomte. Nous avons les mêmes goûts, et je suis sûr que je saurai vous rendre heureuse.

Il s'était exprimé avec une telle assurance que, pour lui, le consentement d'Astara ne faisait aucun doute.

— Je vous en prie, William, fit—elle au bout d'un moment. Je préférerais reparler de tout cela... une autre fois. Il est trop tôt pour que je prenne une décision.

— Alors, laissez—moi le faire pour vous. Ou, pourquoi ne pas en parler à oncle Roderick ? Je sais qu'il est convaincu que nous sommes faits l'un pour l'autre.

Tout en parlant, il voulut étreindre la taille de la jeune fille, mais celle—ci se leva d'un bond.

— Il est trop tôt, répéta—t—elle.

Instinctivement, elle leva les yeux vers le tableau accroché au—dessus de la cheminée.

Elle se souvenait avoir lu autrefois que les trois déesses étaient chacune persuadées de recevoir des mains de Pâris la pomme d'or, moins en raison de leur beauté que du présent extraordinaire que chacune comptait lui offrir si elle l'emportait sur les deux autres.

Elle contempla Héra et se remémora les paroles par lesquelles elle avait essayé d'influencer la décision de Pâris : « Si je l'emporte, tu deviendras le maître de toute l'Asie ! »

William ne lui offrait pas autre chose, se dit—elle. Comme si ce dernier avait deviné ses pensées, il déclara :

— En m'épousant, vous deviendrez la reine incontestée du Tout—Londres. J'ai la chance de compter parmi les familiers du roi, et le beau monde briguera l'honneur d'être reçu chez vous !

Il se tut un moment. Puis, comme si l'évocation de leur prestige futur enflammait son imagination, il ajouta avec un enthousiasme qui ne lui était pas coutumier :

— Nos soirées surpasseront celles des autres grandes dames de la cour, la duchesse de Devonshire ou lady Bessborough !

— C'est ce que vous souhaitez ? demanda Astara d'une voix posée.

Elle n'avait pas besoin de détourner la tête pour savoir qu'un sourire de satisfaction venait de s'accrocher à ses lèvres.

— Entre autres, répondit—il avec suffisance. Je souhaite surtout développer suffisamment mon écurie pour remporter toutes les courses importantes.

Puis, conscient de l'égoïsme de ses paroles, il s'empressa d'ajouter :

— Je sais que vous partagez ma passion pour les chevaux. Et je compte bien faire construire, spécialement pour vous, le plus rapide et le plus élégant des cabriolets que l'on ait jamais vu circuler dans le Parc !

Convaincu cette fois qu'il s'était montré suffisamment persuasif, William attendit la réponse d'Astara. Comme elle restait silencieuse, il se leva et s'approcha d'elle.

— Mais notre bien le plus précieux sera notre amour, Astara.

Sur ces mots, il la fit pivoter. Une lueur étrange brillait dans ses yeux. Ce n'était plus de l'amour, mais autre chose, qu'Astara ne parvenait pas à définir.

Puis il la prit dans ses bras. Mais comme il baissait la tête pour embrasser ses lèvres, en se penchant très doucement, avec une habileté consommée, presque professionnelle, elle se libéra de son étreinte et se dirigea prestement vers la fenêtre.

— Astara ! s'exclama le vicomte, surpris.

— Je vous l'ai déjà dit, répondit Astara. Il est encore trop tôt. Nous nous connaissons si peu.

— Mais moi je vous connais ! Je sais que vous êtes tout ce que je désire, la femme qui portera mon nom et avec laquelle je souhaite ardemment passer le reste de ma vie !

Peut-être était-elle trop sévère, ou partielle, mais Astara ne pouvait s'empêcher de trouver que ce brusque accès d'éloquence amoureuse sonnait faux.

Malgré elle, son regard se détourna vers le jardin. Il était si beau, si romantique, qu'à la place d'un homme qui s'apprête à demander la main d'une femme, se dit-elle, c'est là quelle aurait essayé de l'entraîner, dans ce cadre fait pour l'amour, où le soleil couchant et les étoiles, qui scintillaient comme autant de diamants dans le ciel étaient mille fois plus éloquents que tous les discours.

William la rejoignit près de la fenêtre.

— Vous refusez de me répondre, Astara. Mais je comprends vos hésitations. Le mariage est une grave décision pour une femme.

— Pas pour un homme ?

— Si, bien sûr ! Mais lorsqu'un homme a enfin trouvé la femme idéale, celle qu'il cherchait depuis toujours, il n'a aucun mal à prendre une décision définitive.

— J'apprécie votre offre, William, et je vous en remercie. Mais j'ai besoin de réfléchir.

— Combien de temps ?

— Que sont quelques heures, quelques semaines, voire quelques mois, répondit-elle dans un sourire, comparés aux années que nous passerons peut-être ensemble ?

— Puisque c'est ce que vous voulez, j'essayerai donc de me montrer patient. Mais, je vous en prie, ne faites pas durer trop longtemps mon supplice.

Comme il prenait sa main pour la porter à ses lèvres, sir Roderick et Lionel firent irruption dans le salon, au grand soulagement d'Astara.

— Vous contempriez les étoiles ? demanda sir Roderick avec une naïveté feinte.

— La nuit est si belle, mon oncle. Et lorsque « le ciel est rouge, les bergers sont contents ».

À cette idée, elle sourit intérieurement. Cela voulait dire que demain il ferait beau, qu'elle pourrait tenir sa promesse, et se rendre chez Vulcain. En revanche, elle ignorait comment elle ferait pour ne pas éveiller la curiosité de

son oncle si elle disparaissait brusquement de Worfield pendant plusieurs heures. Quoi qu'il en soit, il était impératif que Lionel et William ne soupçonnent rien de ses visites à leur cousin.

D'autre part, se dit—elle, la sagesse exigeait qu'elle révèle à Vulcain qu'elle était réellement, et l'importance de l'invitation posée sur son bureau. Mais elle pressentait, un peu tristement, que l'offre de son oncle ne l'intéresserait pas. Rien ne permettait de penser qu'il avait besoin d'argent, et ce n'était certainement pas pour accroître sa fortune qu'il avait écrit son livre.

— C'est à mon tour de vous parler, lui glissa Lionel à l'oreille. De plus, vous m'avez promis que je pourrai vous apprendre le piquet

— Je n'ai pas oublié, répondit gentiment Astara. Je suis prête à prendre ma première leçon.

Elle jeta un coup d'œil à William. Il paraissait furieux qu'elle puisse le quitter ainsi, sans montrer le moindre regret. Tant pis ! Cela lui servirait de leçon. Ses multiples succès lui avaient un peu trop tourné la tête.

Astara avait maintenant assez d'expérience pour se douter que, dans les salons londoniens qu'il fréquentait, il était habitué à ce que toutes les femmes se disputent sa compagnie, au lieu de l'abandonner pour un autre, comme elle venait de le faire.

En traversant le salon pour rejoindre la petite table de jeu sur laquelle un valet venait de poser plusieurs paquets de cartes, elle sentit son regard irrité suivre ses moindres mouvements.

Heureusement, sir Roderick sauva la situation en engageant avec son neveu une discussion passionnée sur les chevaux. Ils s'installèrent près de la cheminée, ce qui, au grand contentement d'Astara, les empêcherait de suivre sa conversation avec Lionel.

Comme elle s'y attendait, celui—ci lui demanda, tout en battant les cartes :

— Voulez—vous que je vous dise la bonne aventure ?

— Seriez—vous devin ?

— Seulement en ce qui vous concerne.

— Auriez—vous le même talent que les gitanes de la foire aux chevaux pour prédire l'avenir ?

— Je le crois.

Un sourire amusé se dessina sur les lèvres d'Astara, et d'un geste gracieux de la main, elle l'invita à commencer.

— En ce moment, vous vous tenez à la croisée de deux chemins. Il vous revient de choisir l'un ou l'autre. Mais votre décision sera irrévocable et vous ne pourrez pas en changer.

— Pourquoi souhaiterais—je le faire ?

— Vous pourriez vous apercevoir que vous vous êtes trompée.

— J'espère que cela n'arrivera pas.

— Faire une erreur est si facile quand on est aussi adorable que vous.

Au ton de sa voix, grave, presque dramatique, Astara comprit qu'il ne cherchait pas à lui faire un compliment, mais plutôt à l'avertir d'un danger.

— Je vous aime, Astara, et vous le savez. Malheureusement, je n'ai aucune chance d'obtenir votre main.

— Comment pouvez—vous en être aussi sûr?

— J'arrive toujours en second, et je ne vois pas pourquoi cela changerait.

— Vous faites allusion à William ?

— Qui d'autre? Je sais qu'il était en train de faire sa demande quand je suis entré dans la pièce.

— Était—ce si évident?

— Pour moi, oui. Et il a sûrement fait tout ce qu'il fallait pour m'évincer.

— Vous le croyez vraiment ?

Lionel sourit tristement.

— Je connais trop bien son pouvoir de séduction. Et puis vous êtes si belle, Astara, vous êtes la femme la plus merveilleuse que j'aie jamais rencontrée ! Comment pourrais—je avoir le moindre espoir?

— Merci, répondit—elle simplement. Mais je ne pense pas que la beauté suffise pour fonder un mariage. Il faut bien davantage.

— Sans doute faites—vous allusion à l'intelligence, au talent ? Malheureusement, je n'ai pas hérité de ces deux qualités propres aux autres Worfield. J'ai toujours haï les études.

Il poussa un soupir.

— Mon père aurait tant voulu que je lui ressemble. Lorsque je rentrais du collège pour les vacances, la lecture familiale de mon livret me valait régulièrement une sévère correction.

— Qui ne vous encourageait pas à travailler davantage ? demanda Astara.

— Au contraire ! Je pris Eton en grippe... et les professeurs avec ! Il est difficile d'imaginer combien j'ai souffert d'être considéré comme le nigaud de la famille.

Astara fut attendrie par le ton enfantin de son aveu.

— Pauvre Lionel, je vous plains de tout mon cœur.

— Et quelle humiliation, ajouta—t—il, de se voir toujours citer en exemple les génies de la famille : oncle Roderick, oncle George, et bien sûr William.

— Mais vous vous êtes rattrapé depuis ?

— J'adore mon régiment. Mais mon père préférerait que j'entreprenne une brillante carrière politique.

— Deux orateurs dans la même famille ? C'est impossible !

— C'est bien mon avis. Nous voilà revenus à notre point de départ, Astara.

Il lui jeta un long regard passionné.

— Comment pourrais—je trouver les mots pour vous décrire mon amour? Pour vous convaincre de m'épouser?

— Il est trop tôt pour que je prenne une décision.

— Et quand vous le ferez, vous choisirez William, lança—t—il d'une voix pleine d'amertume.

Ignorant sa remarque, Astara leva une fois encore les yeux vers le tableau

de Van Aachen.

— Athéna avait promis à Pâris qu'il serait toujours victorieux au combat, s'il lui donnait la pomme d'or, expliqua—t—elle.

— Dans toutes les batailles, j'imagine. Pas seulement à la guerre?

— En effet

— Quel dommage que cette déesse — dont j'ai déjà oublié le nom ! — ne puisse pas me jeter un sort. Vous ne pourriez plus me résister !

— Qui sait si ma présence ne finirait pas par vous gêner?

— Qu'est—ce qui vous fait dire cela ?

— Imaginez que l'on envoie votre régiment à l'autre bout du monde. Que feriez—vous d'une femme, d'une famille?

Lionel resta un bon moment songeur.

— Dans ce cas, finit—il par dire, vous devriez rester en Angleterre, ou accepter la vie inconfortable des femmes de soldats envoyés au front. Mais il y a peu de chances pour que ce genre de dilemme ne se pose jamais. Les Gardes sont surtout décoratifs.

— Pourtant votre régiment s'est brillamment distingué à Waterloo ? N'avez—vous pas été décoré à cette occasion ?

Une lueur s'alluma dans son regard.

— Jamais je n'ai vécu expérience aussi excitante, s'écria—t—il d'un ton passionné. Bien sûr, la guerre est une chose horrible. Mais j'étais si fier de servir sous le commandement de Wellington, tellement certain qu'il nous mènerait à la victoire !

Une véritable ivresse s'était emparée du jeune homme à l'évocation de ces souvenirs. Astara était perplexe. Comment une femme pourrait—elle supplanter l'adoration qu'il éprouvait pour son régiment, son général ?

William mit fin à cette conversation en venant se planter à côté d'eux.

— Nous parlions, expliqua Lionel d'un ton de défi.

— Dans ce cas, laissez—moi me joindre à vous.

Il approcha une chaise de la petite table. Astara se leva.

— Cette foire aux chevaux a dû vous fatiguer. Permettez—moi de me retirer, messieurs, et de vous souhaiter une bonne nuit.

— Non, ne partez pas ! supplia William.

Elle ne répondit pas et s'approcha de sir Roderick.

Il plongea son regard dans le sien pour y chercher une réponse. Ses deux neveux s'étaient—ils déjà déclarés?

— Bonne nuit, mon très cher oncle.

— Bonne nuit, mon enfant. Dormez bien, et faites de beaux rêves.

— Si je rêve, j'espère que ce sera à toutes les choses merveilleuses qu'il nous reste encore à faire ensemble, mon oncle.

Une soudaine tristesse se peignit sur son visage. Il avait compris qu'elle avait repoussé ses deux neveux.

Il l'embrassa sur la joue, et lui glissa à l'oreille :

— Indécise, farouche, et difficile à satisfaire !

— Comme toutes les femmes !

À ces mots, elle se tourna vers les deux jeunes gens, les salua gracieusement et quitta le salon.

Mais une fois dans sa chambre, elle fut incapable de trouver le sommeil.

Insidieusement, le souvenir de sa visite au vieux moulin revenait sans cesse à son esprit Vulcain Worfield l'intriguait. Il était si différent de tout ce qu'elle avait entendu dire. Comment aurait-elle pu deviner qu'il avait écrit un livre, qu'il préparait une exposition de peinture, quand toute sa famille le décrivait comme un vagabond ?

À cause de son père, elle éprouvait un profond respect à l'égard de l'Association pour l'encouragement de la découverte de l'Afrique. Il avait toujours tenu des propos enthousiastes à l'égard de cette organisation qui poursuivait le même but que lui : faire découvrir à ceux qui n'avaient pas les moyens de voyager des contrées encore inexplorées.

— Pourquoi n'écrivez-vous pas le récit de vos voyages ? lui avait un jour demandé sa mère.

— Cela m'ennuie. Mais Astarà pourra s'en chaîner plus tard.

— C'est une bonne idée. Quoique je voie mal tous vos savants prêter la moindre attention à une jeune fille !

Astarà sentait que sa curiosité ne serait pas satisfaite tant quelle n'aurait pas lu le livre de Vulcain. Il avait réussi là où son père avait échoué.

Puis elle songea à la promesse qu'elle avait faite au jeune homme. «Comment m'éclipser discrètement sans éveiller les soupçons d'oncle Roderick?» Elle retournait la question dans sa tête. Mais avant d'avoir trouvé une solution, elle sombra dans le sommeil.

Le lendemain matin, elle fut trop occupée pour y réfléchir à nouveau. Après une longue promenade à cheval qui l'enchantait comme à l'accoutumée, elle dut se préparer pour recevoir leurs invités. Les propriétaires des quelques châteaux voisins brûlaient de faire sa connaissance. Et pendant tout le déjeuner, qui dura fort longtemps, Astarà sentit constamment vingt visages contempler l'héritière de sir Roderick avec le même respect que si elle avait été une statue en or !

Puis les invités demandèrent à visiter le château, et ne se décidèrent à prendre congé que vers la fin de l'après-midi.

William s'approcha d'Astarà.

— Allons dans le jardin.

Astarà secoua la tête et s'adressa à sir Roderick :

— Pardonnez-moi, mon oncle. Mais j'ai un peu mal à la tête, et j'aimerais me reposer jusqu'au dîner, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Bien sûr, ma chère enfant

Il posa sa main sur son épaule.

— Pendant tout le déjeuner, j'ai admiré combien vous faisiez une hôtesse parfaite. Je suis certain que mes neveux sont de mon avis.

Astara lui retourna malicieusement son compliment.

— C'est vous qui êtes un hôte merveilleux, mon oncle.

Une fois dans sa chambre, elle troqua prestement sa robe, trop sophistiquée à son goût pour courir les bois, contre une plus simple, et se faufila dans l'escalier de service dont la porte ouvrait directement sur le jardin.

Dans sa hâte à retrouver Vulcain, elle coupa à travers la haie de massifs qui bordait la forêt, et emprunta le petit sentier qui s'enfonçait dans les bois.

En arrivant à Little Milden, elle avait tant couru qu'elle pouvait à peine respirer. Effrayée d'entendre son cœur battre à tout rompre, elle ralentit son allure.

Comme elle s'y attendait, la porte du vieux moulin était ouverte. La voix grave de Vulcain l'accueillit :

— C'est vous, Aphrodite ? J'ai cru que vous aviez oublié votre promesse.

— Je tiens toujours mes promesses, répondit—elle en pénétrant dans la pièce.

Il se retourna et lui jeta un regard étonné.

Dans sa hâte, ses cheveux s'étaient défaits. De petites boucles blondes dansaient devant son front. Ses joues la brûlaient.

Elle détourna la tête, et sans attendre ses instructions, se dirigea vers l'estrade. Elle s'empara de la gerbe de blé qui était restée là où elle l'avait laissée. Elle reprit la pose, les yeux levés comme si elle cherchait la lumière.

Vulcain resta un long moment immobile ; elle sentait son regard posé sur elle.

— Parfait ! fit—il enfin. Je sais maintenant ce qui n'allait pas.

Il jeta quelques coups de pinceau sur la toile avant d'ajouter :

— Pourquoi avez—vous couru ?

— Je craignais... de vous faire attendre.

— Vous habitez donc bien loin ?

Comme elle ne répondait pas, il sourit et constata :

— Toujours aussi mystérieuse !

— Les explications sont souvent si décevantes.

— Qui vous a dit cela ?

— Je l'ai observé moi—même, répondit Astara, piquée.

— C'est impossible ! Vous êtes bien trop jeune pour être déjà blasée par la vie ! Vous êtes encore à l'âge où les femmes recherchent l'impossible.

— C'est—à—dire ?

— L'amour, bien sûr !

Astara rougit.

— Et les hommes, que recherchent—ils ? Le pouvoir ? L'argent ?

— L'argent est utile parfois, pour mener à bien ses ambitions. Mais en ce qui me concerne, il n'a jamais été mon but.

— Bien sûr que non ! Comme tout artiste vous poursuivez le succès, pour vos tableaux, pour votre livre.

— Et je l'obtiendrai !

— Mais comment pouvez—vous être certain que les gens comprendront votre œuvre ?

— Les gens ? Que m'importent les gens ! Je veux parler des quelques élus qui sauront comprendre ce que j'essaie d'exprimer...

Il se tut brusquement.

— Votre livre ne concerne pas uniquement les mystères d'Eleusis ?

— Ce ne sont pas les seuls mystères. Il y a La Mecque, par exemple.

Astara leva les yeux vers lui, incrédule :

— Vous avez réellement accompli un pèlerinage à La Mecque ?

— Oui.

— Je n'arrive pas à le croire !

Son père lui avait raconté que, durant huit jours de marche à travers le désert torride, les musulmans se rendaient dans la ville sainte de l'Islam. Les infidèles n'étaient pas autorisés à y pénétrer. Pourtant plusieurs explorateurs et quelques chrétiens avaient tenté de forcer l'enceinte de la ville sacrée. Ils n'étaient jamais revenus de leur expédition.

— Comment avez—vous fait ?

— Ce fut un voyage affreusement pénible, mais qui m'a valu de devenir maître soufi, un saint parmi les saints, au turban vert !

Astara eut l'impression que son cœur s'était arrêté de battre. Le turban vert ! Son père avait toujours rêvé de l'obtenir.

— Vous en avez fait un tableau ?

— Oui. Mais je n'ai pas réussi à exprimer cette foi envoûtante, indescriptible, qui rayonne autour de la Kaaba, le mausolée sacré.

Astara poussa un petit soupir.

— Comme j'aimerais faire ce voyage.

Vulcain hocha la tête.

— Je ne vous le conseille pas. Pour ma part, je crois que je n'exposerai pas mon tableau, et que je vais retirer de mon livre le chapitre concernant La Mecque. Si les fidèles apprenaient que j'ai trahi leur secret, jamais je ne pourrais retourner là—bas.

— Je comprends, dit Astara.

Depuis longtemps, elle avait deviné qu'il ne supportait aucune entrave, qu'il souhaitait avant tout préserver son indépendance.

— Cela m'étonnerait ! Les femmes sont incapables de comprendre ce genre de choses ! Elles aiment trop enchaîner les hommes, les tenir en laisse !

— Pas toutes, riposta Astara en songeant à sa mère.

— S'il en existe une qui soit différente, c'est une perle rare et je ne l'ai encore jamais rencontrée. (Il la fixa avec une lueur d'ironie insupportable dans le regard.) À moins qu'elle ne soit Aphrodite !

Il se moquait d'elle. Au lieu d'en éprouver de la colère, Astara sentit une profonde tristesse l'envahir. Elle avait l'impression qu'il s'éloignait d'elle, qu'il disparaissait dans le désert, qu'elle ne le reverrait jamais plus

— À quoi pensez—vous ? demanda—t—il brusquement.

Les mots jaillirent des lèvres d'Astara :

— Je vous imaginais traversant, sous un soleil de plomb, cet océan de sable d'une beauté sans tache, aveuglante et cruelle, que l'on nomme le désert

— Il y a donc une bibliothèque dans votre Olympe, pour que vous soyez aussi savante, ma chère Aphrodite, fit—il, narquois.

Il se remit à peindre. Mais la curiosité d'Astara n'était pas satisfaite. .

— Faites—vous allusion à d'autres mystères dans votre livre?

— La danse des derviches.

— Vous y avez... assisté ?

— Ce fut fantastique, horrible, et envoûtant.

— Comme j'aurais aimé être avec vous.

— Ce n'est pas un spectacle pour une femme.

— Pourrais—je voir le tableau que vous en avez fait ?

— Peut—être. Vous me rendez nerveux, Aphrodite. Je déteste que l'on me comprenne si bien, comme vous le faites. Je lis dans vos yeux, sur votre visage...

— Vous préférez sans doute que j'aie l'air hébété, fort bien!

Vulcain jeta d'un geste rageur ses pinceaux sur sa palette, et se retournant vers son modèle :

— Que le diable vous emporte ! Je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit, à cause de vous, Aphrodite. Vous me troublez, vous m'intriguez trop. Et je n'aime pas ça !

— Le remède est simple.

— Si vous parlez encore de ne plus revenir, je crois que je serai capable de vous battre !

— Mais... pourquoi ?

— Parce que je veux que vous restiez. Je le veux ! Vous savez combien j'ai besoin de vous !

Astara pouvait entendre son cœur battre à tout rompre.

— Vous êtes bien difficile à satisfaire, monsieur Worfield, fit—elle enfin d'une voix qu'elle aurait voulue plus posée.

— Absolument pas. Mais on rencontre rarement la perfection, et j'ai du mal à m'y habituer.

Il ajouta comme pour lui—même :

— Mais la perfection n'existe pas ! Je trouverai bien la faille à toute cette histoire.

Il l'embrassa d'un long regard, puis se pencha à nouveau sur son chevalet

— Peut—être avez—vous un mari et six enfants ?

— Six enfants ? Et je ressemblerais à Perséphone ?

Le jeune peintre éclata de rire.

— Vous marquez un point. Quoique vous ayez l'air d'oublier ses expériences avec Pluton dans les Enfers ?

— Elle fut assez intelligente pour le tenir à distance longtemps, très longtemps. L'hiver prochain... lui répétait—elle chaque année.

— Une tactique que vous utilisez, sans doute ?

Astara songea avec amusement qu'il ne se trompait guère. Que faisait—elle d'autre avec William et Lionel ?

— Tôt ou tard, vous vous marierez.

Astara sursauta.

— Qu'est—ce qui vous fait dire cela ?

— Toutes les femmes ne pensent qu'au mariage. C'est leur seule issue.

— Ce n'est pas ce que vous disiez de Moll.

— Vous êtes très différente d'elle, Aphrodite. Je vous imagine mal épousant un voyageur de commerce !

— En effet, murmura Astara.

— Comment est—il ? Êtes—vous amoureuse de lui ? À quoi ressemble le blanc—bec qui vous fait la cour ?

Cet assaut de questions prit Astara au dépourvu. Elle n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche, qu'il ajoutait :

— Inutile de me répondre. Je sais que vous n'avez encore jamais été amoureuse.

— Comment pouvez—vous...

— En vous regardant, ma chère Aphrodite. Votre innocence vous protège mieux que la plus belle des armures.

La surprise lui fit abandonner sa pose, et elle leva les yeux vers lui.

— Comment avez—vous deviné ?

— Mon initiation à tous ces mystères a considérablement aiguisé ma sensibilité.

— Quels autres mystères ?

— Nous parlions de vous ! trancha le jeune homme.

— Je préférerais que nous parlions de vos voyages, de votre travail.

— Je n'y tiens pas. Approchez, Aphrodite, vous devez être fatiguée, et j'aimerais que vous jetiez un coup d'œil à mon tableau.

Elle obéit, descendit de l'estrade et s'approcha du chevalet.

Elle eut du mal à reconnaître la Perséphone qu'elle avait entrevue la veille. Elle ressemblait maintenant à une statue rayonnante, qui irradiait une lumière mystérieuse.

— Cela vous plaît ?

— Est—ce que je suis... comme ça ?

— Je n'ai pas réussi à exprimer pleinement votre désarroi.

— Mon désarroi ?

— Je vous sens au bord d'un précipice, Aphrodite. Vous êtes effrayée, mais vous savez que vous devrez vous soumettre à l'inévitable. Que vous finirez pas faire ce que l'on attend de vous.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes une femme, et que vous n'avez pas le choix.

— Et si je pouvais choisir ?

— Alors, vous le feriez. Je vous devine moins docile que ne le laisse

croire votre charmant visage.

— Comme vous avez raison ! s'écria—t—elle d'une voix passionnée. Mais c'est vrai... j'ai peur.

Vulcain resta un moment indécis, puis il se dirigea à grandes enjambées vers le mur contre lequel étaient appuyés plusieurs tableaux.

Il en retourna un. C'était la danse des derviches.

Le mouvement déchaîné des corps hypnotisés, les gémissements des voix discordantes, les yeux dilatés, les expressions déformées, hideuses, tout y était exprimé avec une violence ensorcelante, irrésistible.

— C'est ce que vous attendiez ? demanda Vulcain.

— De vous ? Oui !

Il retourna un autre tableau.

Le contraste était saisissant: la quiétude, le symbolisme étrange d'un jardin zen plongèrent Astara dans une béatitude inconnue d'elle.

— Vous avez étudié le bouddhisme zen ? demanda—t—elle.

— Vous connaissez cela aussi ?

Elle acquiesça d'un signe de tête. Il lui jeta un regard intrigué, puis retourna un troisième tableau.

Astara se sentit défaillir. Il n'avait rien omis des détails horribles d'un sacrifice rituel, dans le temple de Kali : le sang des animaux égorgés, le banc sacrificiel, le regard hystérique des adorateurs.

Comme s'il avait deviné ce qu'elle ressentait, Vulcain rangea prestement le tableau.

— Ça suffit pour aujourd'hui. Je vous montrerai les autres la prochaine fois.

— Je veux tous les voir ! insista Astara.

Vulcain secoua résolument la tête.

— La lumière s'en va, et je veux finir notre tableau.

— Et ensuite ?

— Je le porterai aux graveurs.

Il avait répondu d'une voix distraite, déjà plongé dans son travail. Elle remonta sur l'estrade et s'empara à nouveau de la gerbe de blé.

Elle aurait aimé connaître ses sentiments à son égard. Il était si différent de tous les hommes qu'elle avait rencontrés. Et pourtant, il se dégageait de lui une étrange familiarité. Elle avait l'impression de le comprendre comme elle comprenait ses tableaux.

Elle n'était pas sûre que sir Roderick partagerait son enthousiasme pour la peinture de son neveu. Il avait un goût très sûr, aiguë par la fréquentation des musées, mais un goût qui lui faisait préférer des peintres plus classiques, tels Rubens, Van Dyke, ou Léonard de Vinci, dont il avait pu admirer les toiles au cours de ses voyages.

En revanche, son père aurait éprouvé le même envoûtement pour l'œuvre étrange du jeune homme. Il en aurait tout de suite décelé l'aspect révolutionnaire.

Le cours de ses pensées fut interrompu par une exclamation triomphante de Vulcain :

— Ça y est ! J'ai fini !

— Vraiment ?

— Venez juger par vous-même.

La lumière qui émanait tout à l'heure de Perséphone rayonnait maintenant sur l'ensemble du tableau.

Le silence d'Astara impatienta le jeune homme.

— Parlez ! Je veux savoir !

— Il n'y a pas... de mots pour traduire ce que je ressens, répondit-elle d'une toute petite voix. Ce tableau exprime une part de moi-même, et en même temps... c'est comme si je lui appartenais.

— C'est l'effet que je voulais obtenir.

Il jeta un bref coup d'œil au tableau, puis à ceux qui étaient rangés contre le mur.

— Dans quelques jours les gravures seront prêtes. Et je pourrai partir pour Paris. Vous m'accompagnerez ?

Astara crut quelle avait mal entendu. Comme elle levait vers lui un regard interrogateur, il l'attira contre lui.

— J'aimerais tant partager avec vous cette formidable expérience, murmura-t-il.

Et avant qu'elle ne comprît ce qui lui arrivait, ses lèvres se posèrent sur les siennes.

Un court instant, elle tenta de résister. Mais il était trop tard. Une chaleur merveilleuse l'envahit. Un feu brûlant montait dans sa poitrine, gagnait sa gorge, ses lèvres, et elle sut que c'était là ce qu'elle attendait depuis toujours, ce qu'elle avait craint de ne jamais connaître.

C'était comme si une lumière céleste les enveloppait, les irradiait — cette même lumière qui venait de Perséphone, qui rayonnait dans ses tableaux.

Il resserra son étreinte. Ses lèvres se firent plus impérieuses, plus exigeantes. Elle ne s'appartenait plus. Il l'emportait vers le ciel. Il l'embrassait maintenant avec une telle fougue que la bibliothèque se mit à tourner autour d'eux. Elle avait l'impression de ne plus toucher terre.

Un siècle s'écoula... Quand il s'écarta enfin d'elle, Astara se blottit au creux de son épaule.

— Mon amour, ma douce Aphrodite, souffla-t-il d'une voix sourde. Maintenant que vous êtes entrée dans ma vie, je vous garde. Jamais je ne vous laisserai partir !

Astara se sentait si incroyablement heureuse, qu'elle balbutia sans réfléchir :

— Je vous... aime.

Vulcain la serra dans ses bras.

— C'est ce que je voulais vous entendre dire. Tout est devenu si merveilleusement simple entre nous, mon amour. Les mystères ont disparu !

Astara fit un effort surhumain pour se ressaisir.

Elle venait d'embrasser un homme qui ne connaissait même pas son nom, qui ne savait pas qui elle était ! Un homme qui lui demandait de l'accompagner à Paris, et qui — il avait été assez clair à ce sujet —, n'avait aucunement l'intention de l'épouser.

Elle réussit à balbutier d'une voix qu'elle ne reconnut pas :

— Il faut maintenant... que je parte. Mais je vous promets de revenir... demain. Peut-être alors, pourrons-nous mettre au point... vos projets.

Tout son être vibrait encore des sensations étranges, merveilleuses, qu'il avait fait naître en elle. Une musique divine résonnait doucement à ses oreilles. Ses lèvres tremblaient.

— Je pars pour Londres très tôt, demain matin. Mais nous nous verrons à mon retour.

— Il faut que je parte... maintenant

— Pourquoi ?

Et il l'embrassa à nouveau, passionnément.

Quand il relâcha son étreinte, longtemps, bien longtemps après, l'envoûtement qu'elle ressentait n'était pas simplement physique mais spirituel.

— Je vous en prie... laissez-moi... partir.

Les mots s'étranglaient dans sa gorge.

— Comme vous voudrez, ma douce Aphrodite. Mais je vous désire tant, si vous saviez !

Il chercha à l'attirer à nouveau contre lui, mais elle l'en empêcha. S'il la prenait dans ses bras, elle savait qu'elle ne s'appartiendrait plus, qu'elle ferait tout ce qu'il lui demanderait.

— Je vous en prie..., implora-t-elle.

— Très bien, murmura-t-il à regret. Mais promettez-moi de revenir demain, mon amour.

— Je vous le promets.

Comme elle s'était éloignée de quelques pas, il s'écria :

— Revenez ! Je le veux !

Elle tourna la tête, effrayée par le magnétisme qu'il exerçait sur elle, mais incapable de lui résister.

— Il... faut que... je parte.

— Je vous ai dit d'approcher !

Prisonnière de son regard, sans comprendre ce qu'elle faisait, elle se jeta dans ses bras. Il s'empara de ses lèvres avec une ardeur nouvelle, comme s'il cherchait à prendre possession non seulement de son corps, mais aussi de son âme.

— À demain, ma petite déesse, chuchota-t-il en la laissant enfin partir.

Sans se retourner, elle traversa la pièce en courant, et ce n'est qu'en arrivant à la porte qu'elle s'arrêta un moment pour reprendre son souffle. Son rêve venait brusquement de s'arrêter. Elle était redescendue sur terre.

Chapitre 5

La lendemain matin, en descendant le grand escalier, Astara aperçut son oncle en discussion avec M. Barnes, dans le hall.

Elle attendit que sir Roderick ait quitté la pièce, pour interpellier le fondé de pouvoir de son oncle.

— Monsieur Barnes !

Celui—ci se retourna et jeta un regard interrogateur à la jeune fille qui descendait précipitamment vers lui.

— Pourriez—vous me rendre un petit service, monsieur Barnes ?

— Avec plaisir, mademoiselle Beverley. Si c'est dans mes possibilités, répondit—il d'une voix posée qui trahissait cependant son admiration pour Astara.

— C'est au sujet de sir Roderick.... commença—t—elle.

Elle eut un moment d'hésitation.

— Je crois qu'il est très contrarié que son neveu Vulcain ne lui ait pas rendu encore visite.

— J'en ai été moi—même fort étonné. Mais M. Vulcain est assez fantasque.

— C'est ce qu'on m'a dit. Le capitaine Lionel affirme même qu'il n'ouvre jamais son courrier !

— Sir Roderick lui a écrit ?

— Oui. Mais M. Vulcain ne lui a jamais répondu. Qui sait s'il a seulement lu sa lettre ?

— Que puis-je faire pour vous, mademoiselle Beverley ?

— Je me demandais, fit Astara en choisissant soigneusement ses mots, si vous ne pourriez pas rendre visite à M. Vulcain, et lui expliquer combien son oncle est chagriné de sa négligence.

Devant l'embarras de M. Barnes, elle s'empressa d'ajouter :

— S'il sait combien son oncle désire le revoir, je suis sûre qu'il ne manquera pas de venir à Worfield.

— C'est certain.

Astara laissa échapper un petit sourire, tant M. Barnes paraissait, au contraire, perplexe sur l'issue heureuse de cette démarche.

— Croyez—vous que vous réussirez à le persuader de venir dîner demain soir ?

— Je ferai de mon mieux, mademoiselle Beverley.

— Merci, monsieur Barnes. Et surtout, pas un mot de ma démarche à sir Roderick et M. Vulcain. Je ne voudrais pas qu'ils croient que je cherche à me mêler de leurs affaires.

— Bien sûr, mademoiselle. Je comprends.

Pour le remercier, Astara lui lança un regard ensorcelant, puis regagna la bibliothèque d'un pas léger.

Après le déjeuner, Astara profita de ce que ses deux infatigables prétendants et sir Roderick s'attardaient dans le salon, pour s'esquiver vers les écuries.

Elle savait que Sam, le palefrenier, qui éprouvait une admiration sans borne pour sa façon de monter, serait prêt à faire tout ce qu'elle lui demanderait

Elle lui tendit un petit morceau de papier, plié en quatre et scellé avec de la cire.

— Sam, pourriez-vous envoyer un valet avec ce petit mot, à Little Milden chez M. Vulcain ? Il n'aura qu'à le glisser sous la porte.

Le palefrenier ouvrit de grands yeux, mais en serviteur accompli se garda bien de l'interroger.

— Et surtout que sir Roderick n'en sache rien. Je veux lui faire une surprise.

— C'ra fait comme vous voulez, M'dmoiselle.

— Merci, Sam. Que le valet se dépêche.

— Je l'envoie sur l'heure, M'dmoiselle.

Astara regagna lentement le château. Elle était inquiète.

« Pourvu que mon plan réussisse ! Mon Dieu ! pourvu qu'il réussisse ! » se répétait-elle.

Elle n'avait pas pu fermer l'œil de la nuit. Le souvenir de l'extase merveilleuse que Vulcain avait fait naître en elle brûlait encore sur ses lèvres. Il n'existait pas de mots pour décrire l'amour qu'elle éprouvait pour lui.

Mais comment réagirait-il, quand il apprendrait qui elle était ? Jamais il ne voudrait l'épouser ! Il détestait tout ce qui pouvait enchaîner sa liberté. Il n'y avait pas de place pour elle dans sa vie.

Elle avait enfoncé sa tête dans son oreiller, et de lourds sanglots avaient secoué son corps si frêle. « Je l'aime ! Je l'aime. »

À l'aube, après avoir réussi à somnoler un peu, elle s'était levée et avait tiré les rideaux de la fenêtre. Des vagues de brume argentées flottaient sur le lac, et les premiers rayons du soleil perçaient timidement à travers l'épaisse frondaison des grands arbres du parc.

À ce spectacle enchanteur, elle avait senti son cœur se serrer une nouvelle fois. De telles merveilles ne réussiraient jamais à retenir Vulcain, il serait toute sa vie irrésistiblement attiré par l'inconnu, comme l'avait été son père. S'il en devenait le propriétaire, Worfield ne suffirait jamais à occuper son esprit. Il finirait par se sentir prisonnier dans cette immense demeure.

Instinctivement, comme si elle cherchait de l'aide, elle se détourna de la fenêtre pour porter son regard vers la petite table sur laquelle était posé le portrait de sa mère.

— Maman, aide—moi ! Nous pourrions être si heureux ensemble ! Comme papa et toi !

Mais Vulcain était différent de son père. Si les mêmes horizons lointains l'attiraient, une détermination farouche l'habitait, ce qui n'avait pas été le cas de Charles Beverley. Elle sentait que rien, ni personne, ne pourrait le détourner du chemin qu'il s'était choisi.

Quelle importance pouvait accorder à l'amour un homme d'une personnalité aussi forte, se demandait

Astara en marchant de long en large dans la pièce, d'un pas nerveux.

Pour la première fois depuis son arrivée à Worfield, elle était indifférente à la beauté qui l'environnait. Ce qu'elle désirait plus que tout au monde, c'était être aux côtés de Vulcain. Peu importait que ce fût sous une tente dans le désert ou dans une grotte de montagne.

« Je l'aime ! Je l'aime », se répétait—elle. Mais les murs, le tapis, et jusqu'au dessus—de—lit en satin, tout semblait assourdir sa voix, comme si une forme maléfique cherchait à étouffer son amour !

Désespérée, elle se jeta sur son lit et ferma les yeux ; rêvant que Vulcain la prenait encore une fois dans ses bras si puissants, posait ses lèvres sur les siennes, elle finit par s'assoupir.

Lorsqu'elle retrouva William et Lionel, pour le petit déjeuner, elle eut toutes les peines du monde à cacher son trouble. Les deux jeunes gens rivalisaient d'élégance, cravate à la dernière mode, bottes brillantes comme des miroirs, mais Astara ne les voyait pas. Son esprit était absorbé par le stratagème quelle avait mis au point pour attirer Vulcain à Worfield, ce même soir.

Elle espérait qu'il serait déçu en recevant son petit mot : ,

Je ne peux pas venir aujourd'hui, mais vous rendrai visite demain matin.

Aphrodite

Car s'il était déçu, il accepterait plus volontiers la proposition de M. Barnes, de venir dîner à Worfield.

Astara avait pris la peine de déguiser son écriture, au cas où il la comparerait avec celle de la lettre posée sur son bureau.

Plus elle y songeait, plus elle sentait que cette précaution était inutile. Il était trop intelligent, trop sensible, pour ne pas avoir deviné qui elle était.

C'est alors qu'elle envisagea avec terreur que, connaissant son identité, il pouvait refuser l'invitation de son oncle, et se rendre directement à Paris. Mais pourquoi se montrerait—il aussi cruel ? Un cri s'étrangla dans sa gorge.

— Que se passe—t—il, Astara ? Vous paraissez soucieuse, dit Lionel en se penchant tendrement vers elle.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, sir Roderick s'écriait à son tour :

— Vous n'êtes pas malade, ma chère enfant ?

Il paraissait très inquiet

— Non, mon oncle. Rassurez—vous. Je rêvais simplement à notre promenade à cheval de tout à l'heure. Il fait si beau !

La journée s'écoula avec une lenteur insupportable. À l'heure du thé, Astara se sentait si nerveuse, si inquiète, qu'un moment elle songea à s'esquiver en direction de Little Milden, pour s'assurer que Vulcain était bien rentré de Londres.

Il était juste 6 heures, quand un valet entra au salon, et vint l'informer que M. Barnes désirait s'entretenir un moment avec elle. Elle se releva d'un bond, et se précipita dans le hall.

— J'ai pensé que vous aimeriez savoir, mademoiselle Beverley, que M. Vulcain acceptait l'invitation de son oncle, et qu'il serait à Worfield pour 8 heures.

— Merci, monsieur Barnes. C'est très gentil à vous de me prévenir.

— M. Vulcain m'a paru surpris d'apprendre que sir Roderick était à Worfield. Little Milden est vraiment coupé du reste du monde !

— Son oncle sera tellement content de le revoir !

— J'en suis sûr, mademoiselle.

Après avoir remercié une dernière fois M. Barnes, Astara se précipita dans sa chambre. Son cœur battait à tout rompre. Elle priait pour qu'il ne soit pas furieux, pour que son mensonge n'ait pas tué le merveilleux sentiment qui les unissait

— Je l'aime ! s'écria—t—elle en regardant le portrait de sa mère. Je l'aime comme tu aimais papa !

Elle comprenait maintenant pourquoi sa mère avait refusé Roderick Worfield, si brillant, si fortuné, pour épouser son père, l'obscur Charles Beverley. Quant à son oncle, il tiendrait sa promesse, même s'il était déçu qu'elle n'ait pas choisi William. Sa préférence pour le vicomte était trop évidente. Il ne ratait jamais une occasion de le mettre en valeur, de faire remarquer qu'il avait toutes les qualités requises pour lui succéder à la tête de Worfield.

— As—tu déjà été amoureuse, Emma ? demanda—t—elle à la servante qui attachait sa robe.

Emma était une jeune paysanne, aux joues bien rebondies, qui avait toujours vécu à Worfield.

Elle rougit.

— Oui, mademoiselle.

— Es—tu amoureuse, en ce moment ?

— Oh oui, mademoiselle.

— Et cela te plaît ? Tu es heureuse ?

— Oh, pour ça oui, mademoiselle. C'est si agréable !

Astara sourit. Pour Emma, l'amour était agréable.

Pour elle, c'était une extase étrange mêlée de souffrance.

En pénétrant dans le salon, elle trouva sir Roderick et William en grande discussion. Comme elle s'approchait d'eux, ils parurent embarrassés. Elle devina qu'elle interrompait une conversation dont elle était le sujet.

Sir Roderick était habillé avec son élégance coutumière, incomparable, qu'elle avait déjà admirée lors des nombreux dîners auxquels ils avaient assisté ensemble dans les meilleures maisons d'Europe.

William, lui aussi, avait soigné tout particulièrement son apparence. Une perle noire était épinglée sur sa chemise, et son pantalon noir fuselait ses jambes selon une technique mise à la mode par le Régent, et qui soulignait encore sa prestance et la finesse de sa taille. Il enveloppa Astara d'un regard admiratif.

Sa robe blanche, parsemée de diamants, accentuait la pâleur de son teint, et la faisait ressembler davantage à un ange.

Elle avait porté un soin tout particulier à sa coiffure. De petites broches de diamants scintillaient parmi ses boucles blondes, et des diamants encerclaient aussi son cou et ses poignets.

Elle les avait choisis pour montrer à Vulcain qu'elle était bien une déesse, rayonnante au milieu de centaines d'étoiles, et non la petite paysanne qu'il avait cru tout d'abord.

La porte s'ouvrit Astara se retourna prestement.

— Que vous êtes belle, Astara ! s'écria Lionel en s'approchant d'elle. Nous attendons des invités ?

Astara cherchait une réponse, quand la porte s'ouvrit à nouveau, et le maître d'hôtel annonça :

— M. Vulcain Worfield, monsieur !

Sir Roderick se retourna, éberlué.

Pendant un court instant, la pièce se mit à tourner devant les yeux d'Astara. Puis elle sentit que son regard était attiré par Vulcain comme par un aimant.

Elle étouffa un cri de surprise. Elle s'attendait à le voir dans sa blouse de peintre. Ou dans les vêtements qu'il devait porter en voyage, et dont William n'aurait pas manqué de se moquer, après son départ.

Mais Vulcain n'avait rien à envier à l'élégance de ses deux cousins. Son costume, sa cravate, étaient du meilleur goût et lui allaient à merveille.

— Vulcain, mon cher enfant ! s'exclama sir Roderick. Quelle merveilleuse surprise !

— Pardonnez—moi, mon oncle, de ne pas vous avoir rendu visite plus tôt. Mais pour tout vous avouer, j'ai été tellement occupé ces derniers jours, que je n'ai ouvert votre lettre qu'aujourd'hui.

— Mieux vaut tard que jamais. Je ne saurais vous dire combien je suis heureux de vous revoir !

— Et moi ! Cela fait au moins quatre ans...

—Presque cinq, je commençais à désespérer. Mais laissez—moi vous présenter ma pupille.

Astara n'avait pas quitté Vulcain des yeux pendant tout son entretien avec son oncle. Quand il se tourna vers elle, elle rougit imperceptiblement. Lui, en revanche, resta imperturbable. Elle ne s'était pas trompée. Il avait deviné qui elle était, en lisant la lettre de son oncle.

Il s'inclina. Elle lui répondit par une gracieuse révérence.

— Et voici vos deux cousins, Lionel et William, poursuivit sir Roderick. Ils étaient persuadés que vous étiez à l'autre bout du globe !

— Non, j'étais seulement à Little Milden. Comment vas—tu, William, fit—il en saluant son cousin d'un petit signe de tête.

Puis il se tourna vers Lionel et lui tendit la main.

— Cela fait des années que nous ne nous sommes vus ! J'ai appris que tu avais été décoré à Waterloo. Mes félicitations !

— J'ai eu de la chance.

— Je t'envie. Cela a dû être une expérience inoubliable.

— En effet !

Son regard s'illumina. La compréhension de son cousin, à laquelle il ne s'attendait pas, l'avait profondément ému.

— La dernière fois que j'ai eu de tes nouvelles, tu étais à bord d'un cargo en direction de l'Afrique ! intervint William avec une petite moue méprisante.

— Il y a des années de cela. Un voyage fort intéressant, d'ailleurs.

— Je suis impatient d'entendre le récit de tous vos voyages, mon enfant, dit sir Roderick. Mais en attendant, que diriez—vous d'un peu de champagne ?

Une coupe à la main, Vulcain s'approcha de la cheminée pour examiner le tableau de Van Aachen. Astara était impatiente de connaître sa réaction. Il le contempla quelques instants. À l'étincelle qui s'alluma dans son regard, Astara sut qu'il avait compris les sous—entendus de la lettre de son oncle.

— *Le Jugement de Pâris*, dit—il à voix haute. J'ai toujours aimé la peinture de Van Aachen.

— C'est le tableau préféré d'Astara, remarqua sir Roderick— Mais pas le mien, je l'avoue.

Astara attendait avec anxiété la réponse de Vulcain.

— C'est pourtant un admirable portraitiste. Il sait merveilleusement rendre ce qui se cache derrière les visages.

Il avait compris ! Compris pourquoi elle aimait tant ce tableau, pourquoi elle le préférait à tous ceux qui décoraient la pièce.

Comme s'il avait deviné ce qu'elle ressentait, Vulcain se tourna vers elle.

Un bref instant, elle eut l'impression qu'ils étaient seuls, que plus rien n'existait autour d'eux, si ce n'est leur amour.

Il rompit le charme le premier.

— J'aimerais beaucoup voir vos nouvelles acquisitions, mon oncle.

— Nous aurons tout le temps, après le dîner.

Ils prirent place autour de la grande table de la salle à manger. Bien que les mets fussent succulents, Astara se sentait incapable d'avalier la moindre bouchée, et l'atmosphère étrange qui régnait dans la pièce ajoutait encore à son malaise.

William avait du mal à dissimuler son mécontentement devant la joie de sir Roderick à la visite de Vulcain. Quant à Lionel, il lui jetait des regards inquiets, comme s'il avait deviné.

Elle s'efforçait de cacher les sentiments qu'elle éprouvait pour Vulcain. Mais il lui était impossible de détourner les yeux de son visage, de ne pas écouter avec une attention passionnée tout ce qu'il disait.

— J'aimerais vous parler après le dîner, lui dit brusquement William.

Cela ressemblait davantage à un ordre qu'à une requête.

— À quel sujet?

— Vous le saurez quand nous serons seuls.

Elle ne répondit pas. L'attitude impérieuse de William lui déplaisait. Délibérément, elle se tourna vers son oncle et Vulcain, pour suivre leur conversation. Ce qu'elle entendit la fit sursauter.

— Il faudra que vous me racontiez en détail votre expédition au Harrar, mon garçon. Il paraît qu'aucun homme blanc n'a jamais pu y pénétrer.

— Vous voulez parler de Harrar... en Abyssinie ? s'écria Astara, interloquée.

Centre du marché aux esclaves, de mystérieuses légendes circulaient sur cette cité. Son père avait toujours rêvé de s'y rendre, mais sa mère avait su l'en dissuader, certaine qu'il ne serait jamais revenu vivant d'une telle expédition au cœur de l'Afrique.

Vulcain paraissait tout aussi surpris qu'Astara, mais pour des raisons différentes.

— Comment diable avez-vous appris que j'avais été là—bas, mon oncle ?

— J'ai mon service de renseignements. Vous semblez aimer le danger, mon garçon. Le Harrar puis... La Mecque, je m'étonne que vous soyez encore en vie, mais je m'en réjouis !

Vulcain rejeta la tête en arrière, et éclata de rire.

— Vous êtes incorrigible, mon oncle ! Et l'homme le mieux informé que je connaisse !

— Vous savez combien j'aime suivre tous les exploits accomplis par mes parents ou mes amis.

Astara retint son souffle. Elle ne comprenait plus. Pourquoi son oncle lui avait-il décrit Vulcain comme un vagabond, alors qu'il savait pertinemment que le jeune homme avait bravé l'impossible, et qu'il paraissait lui vouer une profonde admiration ?

— Pour ma part, je crois que toutes ces villes secrètes, ces mausolées sacrés, et toutes ces superstitions, sont loin d'être aussi mystérieux qu'on veut nous le faire croire ! Quant à l'intérêt de ces expéditions, j'aimerais qu'on me

l'explique !

Le mépris de William était évident. Mais au lieu de lui parler de la Société des géographes, comme elle s'y attendait, Vulcain répondit sur le ton le plus aimable :

— Tu ne nous as encore rien dit de la victoire de Topsail, William !

— Tu avais parié sur lui ?

— Non, j'ai oublié.

William serra les lèvres, goguenard. Pour lui, cela ne faisait aucun doute : si Vulcain n'avait pas parié, c'est qu'il n'en avait pas les moyens !

Astara se demanda si elle était responsable de la violente antipathie qui opposait les deux cousins. Elle jeta un coup d'œil à son oncle. Il en était parfaitement conscient et en paraissait contrarié.

Mais la différence était trop éclatante, la comparaison trop cruelle. La présence de Vulcain faisait ressortir toute l'insignifiance de leur personnalité. Même leur élégance lui semblait maintenant banale, terriblement conventionnelle.

Comme elle le faisait chaque soir, après le dîner, elle abandonna ses compagnons de table à leur porto, et se retira dans le salon.

Il lui faudrait patienter dix longues minutes avant qu'ils la rejoignent. Dix minutes qui lui parurent un siècle. Les yeux fixés sur l'horloge, elle comptait chaque seconde qui la séparait de Vulcain.

Cette attente lui était insupportable.

Elle n'était plus certaine que Vulcain souhaitait encore la prendre dans ses bras, l'embrasser comme il l'avait fait, quand il lui avait demandé de l'accompagner à Paris. Voudrait-il encore d'elle ? Accepterait-il de l'épouser ?

Ces pensées confuses s'agitaient dans son esprit, quand elle entendit des voix se rapprocher. La porte s'ouvrit. Vulcain entra, accompagné de son oncle. Il paraissait parfaitement à l'aise, et au lieu de la regarder, porta les yeux vers les tableaux accrochés au mur.

— Vous avez un nouveau Van Dyck, mon oncle, constata-t-il avec satisfaction.

— Il vous plaît ?

— C'est le seul artiste qui pouvait vous rendre justice, mon oncle.

Sir Roderick sourit, ravi du compliment.

— C'est bien mon avis. Et qui me suggérez-vous pour faire le portrait d'Astara ? Deux artistes italiens s'y sont essayés, mais ce fut un désastre.

Pour la première fois depuis qu'il était entré dans la pièce, Vulcain posa les yeux sur Astara.

— Je ne vois que deux personnes, fit-il au bout d'un moment. Botticelli... et moi-même !

Astara se sentit défaillir.

— Excellente idée ! s'écria sir Roderick. Quand commencez-vous ?

— Malheureusement, je n'en aurai pas le temps. Et je ne sais pas si vous

apprécieriez le résultat.

— Tu penses repartir bientôt ? s'enquit William précipitamment

Il était entré dans la pièce sans qu'Astara s'en aperçoive.

— Très bientôt

— J'en suis ravi pour Astara. Tu n'es pas assez connu pour mériter un modèle aussi extraordinaire ! Et puis ces heures de pose sont si fastidieuses !

De toute évidence, William cherchait à se montrer désagréable.

De peur que les choses ne s'enveniment entre les deux cousins, sir Roderick proposa à Vulcain, d'une voix étonnamment calme :

— J'aimerais vous montrer mes dernières acquisitions, mon enfant. Venez avec nous, Astara. Après tout, c'est autant votre choix que le mien.

Astara étouffa un éclat de rire devant la mine dépitée de William. Elle était ravie de le planter là. Il méritait bien une leçon !

Ils firent le tour du salon, s'arrêtant longuement devant chaque tableau. Astara était émerveillée par le savoir, la sensibilité de Vulcain. À chaque fois, il trouvait le mot juste pour définir les qualités de l'artiste.

— Quel génie ! s'extasia—t—il devant un *Piera di Cosimo*. Et quelle imagination !

— Que pensez—vous de ce *Jan Van Eyck*? demanda—t—elle d'une petite voix.

— J'ai toujours admiré l'étonnante maîtrise de cet artiste.

— Et Rubens ? intervint son oncle.

Astara s'immobilisa. Elle savait combien sir Roderick était fier de ce tableau qu'il avait acheté à Paris.

— Comment ne pas l'aimer? Il sait exalter la vie avec tant de brio. En même temps, il est le seul à nous donner l'impression qu'il « pense » avec ses pinceaux.

Sir Roderick était aux anges. Il entraîna ses invités dans la bibliothèque. À son grand soulagement, Astara remarqua que Lionel et William n'avaient pas suivi.

— J'aimerais votre opinion sur ce *Wootton* que j'ai acheté, fit sir Roderick. J'ai peur que ce ne soit l'œuvre d'un de ses élèves. Ou pire, un faux.

Astara contemplait Vulcain tandis qu'il examinait attentivement l'achat de son oncle. Elle espérait ardemment qu'il profiterait d'un moment d'inattention de sir Roderick pour lui prendre la main, la rassurer sur son amour.

En vain ! Comme il s'apprêtait à les quitter pour regagner Little Milden, elle sentit qu'elle n'aurait jamais la force d'attendre jusqu'au lendemain matin. Il fallait qu'elle sache maintenant à quoi s'en tenir.

Pendant qu'ils traversaient le hall, pas une seule fois il ne tourna son regard vers elle ; il poursuivit son entretien avec son oncle comme si elle n'existait pas.

— J'aurais aimé que vous restiez avec nous, ce soir, fit sir Roderick Mais je sais combien vous aimez votre vieux moulin.

— Il faudra que vous veniez me rendre visite un jour, mon oncle.

— J'en serai ravi. J'ai de multiples projets concernant Worfield. J'espère que vous m'aidez à les mener à bien.

— Rien ne saurait me faire plus plaisir. Malheureusement, il me reste encore de nombreux détails à régler avant mon départ. Mais mes deux cousins sauront mieux que moi vous seconder comme vous le désirez.

Il avait intentionnellement détaché ces derniers mots.

Leurs regards se croisèrent.

— Vous en êtes sûr ?

— Tout à fait !

Il tendit la main à sir Roderick

— Bonne nuit, mon oncle. Merci pour cette passionnante soirée.

Astara retint sa respiration. Pensait-il vraiment ce qu'il venait de dire ?

Elle en aurait la certitude dès qu'il la toucherait. Mais au lieu de prendre sa main pour la baiser, il s'inclina devant elle.

— Bonne nuit, mademoiselle Beverley. J'ai été ravi de faire votre connaissance !

Et il disparut dans l'allée sombre du parc. Astara dut faire un effort surhumain pour ne pas courir après lui.

« Comment pouvez-vous m'abandonner ainsi ? Comment pouvez-vous être aussi cruel ? » avait-elle envie de crier. Comme dans un rêve, elle entendit son oncle lui souhaiter une bonne nuit.

Elle s'écroula sur son lit, et se mit à sangloter à chaudes larmes. Elle avait tout perdu... tout ce qui donnait un sens à sa vie !

Chapitre 6

Astara se précipita dans le petit bois. Il n'était que sept heures du matin, mais elle était certaine que Vulcain, comme son père, devait se lever tôt. Surtout, elle redoutait qu'il ne soit déjà parti pour Londres, sans lui laisser la moindre chance de le revoir.

Incapable de trouver le sommeil, elle était restée une bonne partie de la nuit éveillée, à chercher une solution. « Que faire ? Que faire ? » s'était—elle répété encore et encore en s'agitant dans son lit.

Cette fois, elle était trop angoissée pour admirer la beauté de la forêt, tandis que les premiers rayons du soleil caressaient timidement sa chevelure blonde. Elle n'avait qu'une seule pensée : arriver au plus vite à Little Milden. Arriver avant qu'il ne soit trop tard !

Un instant, elle essaya de se persuader qu'elle avait mal interprété les paroles de Vulcain, au cours de son entretien avec son oncle. Mais certains signes ne trompaient pas. Il l'avait ignorée presque toute la soirée, et pas une seule fois il n'avait cherché à prendre sa main. N'avait—il pas même évité ostensiblement de la toucher au moment de lui dire au revoir ?

En arrivant devant le vieux moulin, elle eut la surprise de trouver la porte close.

Effrayée, elle crut d'abord qu'elle arrivait trop tard. Puis elle se rassura. Il était très tôt. Sans doute n'était—il pas encore levé, ou bien prenait—il son petit déjeuner.

Au lieu de frapper, elle tourna la poignée et entra. Un silence glacial régnait à l'intérieur. Elle s'appêtait à appeler quand elle entendit bouger dans la pièce qui servait d'atelier. Elle s'approcha. Vulcain était occupé à ranger ses tableaux dans une grande caisse en bois.

Elle s'immobilisa sur le seuil. Elle était certaine qu'il l'avait entendue entrer. Pourtant, il poursuivait sa tâche comme si de rien n'était.

Incapable de supporter plus longtemps son silence, elle s'écria :

— Vulcain... Je voudrais vous parler.

— Nous n'avons rien à nous dire, répondit—il sans se retourner.

— Je vous en prie... Écoutez—moi.

— Si cela peut vous faire plaisir. Mais vous perdez votre temps.

— Pourquoi ?... Pourquoi agissez—vous ainsi ?

— Vous le savez aussi bien que moi. Nous vivons dans deux mondes trop

différents pour nous rejoindre.

— Ce n'est pas vrai ! protesta—t—elle en s'approchant de lui.

Feignant d'ignorer sa présence, il s'empara d'un autre tableau.

— Vous êtes fâché contre moi ? balbutia—t—elle.

— Non, pourquoi le serais—je ?

— Si je me suis fait passer pour une amie de Moll, c'est que vous aviez l'air si heureux que je pose pour vous, expliqua—t—elle.

— C'est surtout d'Aphrodite dont j'avais besoin, souvenez—vous.

— J'étais tellement contente de vous aider. Mais maintenant.. vous n'avez plus besoin de moi.

Le ton de sa voix était si misérable qu'involontairement il leva les yeux vers elle. Le soleil qui entrait à flots par la fenêtre formait un halo autour de sa petite tête blonde. Mais son regard trahissait une profonde angoisse et ses lèvres tremblaient.

— Vulcain, je vous en prie... ne m'abandonnez pas.

Comme pour se défendre de toute émotion, il s'écria d'une voix dure qui résonna dans toute la pièce :

— Pour l'amour du Ciel, ne rendez pas les choses plus difficiles encore ! Vous savez comme moi, que nous devons nous séparer.

— Pourquoi ? Je vous aime, Vulcain ! Je n'ai pas honte de le dire... Je vous aime !

— Vous m'oublierez.

— C'est... impossible.

— Vous êtes très jeune. Un premier amour s'oublie vite, croyez—moi. Plus tard, vous comprendrez que j'avais raison.

— Comment pouvez—vous refuser un amour aussi merveilleux... aussi parfait que le nôtre. Je sais que nous nous appartenons... ou du moins que moi, je vous appartiendrai toujours.

Un instant, elle eut l'impression que leurs corps vibraient à nouveau à l'unisson, qu'elle avait réussi à briser ses défenses, qu'il allait la prendre dans ses bras.

Mais il s'éloigna vers l'autre fenêtre pour contempler les champs de blé qui bordaient le village.

— Rentrez chez vous, Astara. Pensez aux projets de mon oncle. À la position qu'il souhaite que vous occupiez à Worfield.

— Elle pourrait être aussi la vôtre.

— Je n'y tiens pas. Pour cela, vous feriez mieux d'épouser un de mes cousins. Et à votre place, je choisirai Lionel. C'est de loin le plus gentil.

Astara sentit que sous l'indifférence qu'il feignait d'éprouver, il souffrait autant qu'elle.

— Croyez—vous vraiment que, vous aimant comme je vous aime... je pourrais épouser quelqu'un d'autre ?

— Bien sûr !

— Et que j'aurais pu incarner Perséphone, en étant aussi légère, aussi

inconstante ?

Les mots avaient jailli de ses lèvres, comme si une force inconnue l'y avait obligée.

Vulcain ne répondit pas. Les yeux embués de larmes, ne le voyant plus, Astara crut un moment qu'il était parti, qu'il l'avait abandonnée.

Poussant un cri désespéré, elle se précipita vers lui. Comme il ne réagissait toujours pas, elle éclata en sanglots, et murmura d'une voix presque inaudible :

— Je vous aime ! Je vous aime tant, Vulcain ! Je ferai tout ce que vous voulez... Vous n'êtes pas obligé de m'épouser... Mais laissez—moi vous accompagner à Paris. Je vous en prie, emmenez—moi avec vous !

Incapable de résister plus longtemps, Vulcain referma ses bras sur elle, et prit possession de ses lèvres.

Comme s'il craignait de la perdre, il l'embrassa farouchement, presque brutalement. Puis il effleura ses yeux, ses joues délicates, frôla sa bouche, avant de l'embrasser encore.

Le monde vacilla autour d'elle. Au contact de ses lèvres, elle sentit un feu brûlant monter en elle. Plus rien n'avait d'importance, hormis leur amour qui semblait les fondre en un seul être.

Les yeux fermés, elle sentit qu'il la soulevait, l'emportait, la faisait tourner dans la pièce retenant toujours ses lèvres captives.

Brusquement, il relâcha son étreinte, et la posa à terre.

— Rentrez chez vous maintenant, et oubliez—moi, comme j'essaierai de vous oublier.

Avant qu'elle ait eu le temps de se rendre compte de ce oui lui arrivait, Astara se retrouva dehors, devant la porte du vieux moulin. Elle l'entendit se refermer derrière elle, la clé tourner dans la serrure, et les pas de Vulcain s'éloigner dans le couloir.

À nouveau, elle était seule.

Incapable de penser, le corps endolori comme si elle avait marché pendant des heures, Astara arriva juste à temps, à Worfield, pour le petit déjeuner.

— Bonjour Astara !

Son oncle l'embrassa tendrement sur la joue et elle prit place en face de lui.

William et Lionel qui s'étaient levés à son entrée étaient maintenant à nouveau attablés devant leur petit déjeuner auquel ils semblaient faire honneur.

Refusant tous les plats que le maître d'hôtel lui proposait, Astara se contenta d'un bol de café.

— Nous ne pourrons pas monter avant 10 heures, ce matin, fit sir Roderick d'un air contrarié. Je dois rencontrer avant quelques membres du Conseil.

— Ce sont souvent d'incorrigibles bavards, remarqua Lionel.

— Pas avec moi !

William se tourna vers Astara.

— Pourquoi ne pas essayer mon nouvel attelage pendant ce temps ?

Autrefois, elle aurait bondi d'enthousiasme à pareille proposition. Mais maintenant, plus rien ne semblait avoir d'importance.

— Qu'en dites—vous ? insista William.

— C'est entendu, répondit—elle enfin.

William aurait été trop étonné si elle avait refusé une telle offre. Elle ne tenait pas à éveiller ses soupçons.

— Je vais demander qu'on le prépare pour 9 n 30.

Il jeta un regard entendu à son cousin.

— Je regrette sincèrement que mon phaéton n'ait que deux places.

— Je n'en doute pas.

William avait marqué un point sur son cousin, et souriait, tout heureux de sa victoire.

Sir Roderick se leva.

— Les membres du Conseil doivent m'attendre. Je vous retrouverai au château à 10 heures.

— Nous serons prêts, répondit Lionel.

Imitant machinalement son oncle, Astara se leva à son tour. Lionel se précipita pour lui ouvrir la porte.

— Ne laissez pas William trop vous accaparer, chuchota—t—il. Il prend déjà un tel avantage sur moi, en vous emmenant dans son phaéton.

Astara acquiesça gentiment d'un petit signe de tête et remonta dans sa chambre. Un instant, elle se demanda si elle n'allait pas refuser l'offre de William. Elle avait tant besoin d'être seule. Mais à quoi lui servirait de s'attendrir sur elle—même ? Le cœur serré au souvenir de Vulcain, de cet amour merveilleux qui les unissait physiquement et spirituellement, et qu'il refusait, elle s'empara d'un petit chapeau blanc passementé de dentelles, assorti à sa robe, et descendit résolument l'escalier.

William l'attendait au bas des marches. Il la conduisit jusqu'au phaéton posté devant la porte. Il était splendide. Jamais elle n'avait vu attelage aussi élégant et, en toute autre occasion, elle aurait sauté de joie à l'idée de faire une telle promenade.

Lionel, qui les avait suivis, l'aida à monter dans la voiture.

— Soyez prudente, Astara, dit—il. Ce genre de véhicule n'est pas toujours facile à tenir sur les routes de campagne.

— Mettrais—tu en doute ma dextérité ? coupa violemment William.

— Je pensais surtout à Astara qui n'a pas ton expérience.

— Ce n'est pas l'avis de notre oncle !

Lionel posa sa main sur celle d'Astara.

— Je ne doute pas que vous ayez toutes les qualités, Astara. Mais cela ne m'empêchera pas d'attendre impatiemment votre retour.

Agacé, William poussa un grognement et fit signe aux valets de lâcher les chevaux. Puis il fit claquer son fouet, forçant brutalement Lionel à reculer.

Celui—ci les regarda disparaître dans l'allée du parc, bordée de chênes. Poussant alors un petit soupir, il regagna les écuries.

La présence silencieuse de William à ses côtés, tout à la conduite de son attelage, ne facilitait pas les choses à Astara. Elle tenta vainement d'admirer le paysage, de se concentrer sur les chevaux qui filaient à vive allure, malgré les recommandations de Lionel. Peine perdue : le souvenir de Vulcain l'obsédait.

Elle pouvait sentir encore la pression de ses lèvres sur les siennes, les frissons étranges qui l'avaient parcourue tout entière quand il l'avait serrée dans ses bras. Il lui avait ouvert les portes du Paradis, puis, brutalement, l'avait précipitée dans les Enfers obscurs, éternels où avait séjourné, autrefois, Perséphone.

La voix de William la ramena soudainement à la réalité.

— J'ai choisi cette route, parce que j'étais sûr que le paysage vous enchanterait.

Astara jeta un coup d'œil autour d'elle. Des champs d'un blond doré, comme sa chevelure, s'épalaient à perte de vue, bordés çà et là par quelques rangées d'arbres fruitiers en fleurs.

— Quelle heure est—il ? demanda—t—elle inquiète. Il ne faut pas que nous fassions attendre oncle Roderick.

— Il risquerait en effet de nous attendre en vain !

— Que voulez—vous dire ?

— Il devra se contenter de la compagnie de notre cher Lionel pour ce matin. Nous allons faire une petite escapade.

— Je ne comprends pas.

— Je vous emmène déjeuner dans un endroit délicieux.

— Avez—vous prévenu oncle Roderick avant de partir ?

— Je lui ai laissé un petit mot sur son bureau.

— Pourquoi ne pas l'avoir confié à un serviteur ?

William ne répondit pas.

Son attitude impérieuse agaçait Astara, et elle était inquiète pour son oncle. Comme toutes les personnes âgées, il avait horreur que l'on contrarie ses projets au dernier moment. Surtout lorsqu'on le prévenait aussi cavalièrement !

— Nous devons rentrer, déclara—t—elle d'une voix ferme. S'il est déjà parti à cheval, nous pourrons toujours le rattraper.

— Pas question ! J'ai eu assez de mal à mettre au point notre petite aventure !

Il s'était exprimé avec une agressivité qui étonna Astara.

— Vous auriez pu me consulter avant !

— Vous auriez refusé de me suivre.

— Certainement ! s'écria—t—elle furieuse, et elle fixa la route devant elle.

À la réflexion, toute cette histoire dessillerait peut—être les yeux de son oncle sur son neveu préféré.

Mais était—il toujours son préféré ?

Elle se souvint comme il avait paru heureux de revoir Vulcain. Quelle surprise de découvrir qu'il n'ignorait rien des exploits du jeune homme, de son pèlerinage à La Mecque, de son expédition au Harrar !

Au prix d'un effort surhumain, elle chassa l'image de Vulcain, et demanda d'un ton glacial :

— Où allons—nous ?

— Je vous emmène au *Vieux Dragon*. C'est une auberge située au bord d'un lac, à la lisière du petit village d'Elstrée. Je m'y rends fréquemment l'été.

Il semblait déterminé à l'entraîner dans cette auberge. Elle sentit qu'il était inutile de discuter. Il était trop vaniteux pour céder à ses instances.

Au bout d'une demi—heure pendant laquelle ils étaient restés silencieux William s'écria :

— Le lac ! Vous voyez que je ne vous avais pas menti ! Comment imaginer paysage plus enchanteur ?

Quittant la route, la voiture empruntait maintenant un chemin étroit, bordé d'arbres, qui courait le long du lac.

Le soleil se reflétait sur l'eau, agitée seulement par les canards qui s'éloignaient en voletant à leur approche.

Tout au bout du chemin, Astara aperçut une ancienne auberge, au toit très pentu. De loin, on avait l'impression qu'elle touchait le bord de l'eau.

— Et voici le *Vieux Dragon* ! s'exclama William en levant son fouet.

— L'endroit est charmant, en effet.

Elle continuait à trouver que William s'était conduit envers elle et son oncle, d'une manière bien légère. Il ne lui restait plus maintenant qu'à espérer qu'il ait donné à son oncle une explication plausible à cette escapade stupide.

Il arrêta le phaéton devant la porte de l'auberge. Elle était très ancienne, peinte en noir et blanc, comme le vieux moulin. Pendant que deux valets retenaient les chevaux, William sauta de la voiture pour aider Astara à descendre.

— J'ai pensé que vous aimeriez vous rafraîchir un peu, avant le déjeuner, dit—il. Aussi vous ai—je fait réserver une chambre.

— Merci, murmura Astara.

Elle emprunta un vieil escalier en chêne, suivie d'une femme de chambre coiffée d'un petit bonnet de dentelle blanche, qui la conduisit à sa chambre. Elle était ravissante, et la fenêtre, prolongée par un petit balcon, donnait sur le lac.

Astara s'approcha pour contempler les reflets du soleil sur l'eau.

Comme elle aurait aimé que ce soit Vulcain et non William qui l'accompagnât dans un endroit aussi merveilleux. Mais rêver ne servait à rien ! Il fallait qu'elle se prépare pour un déjeuner qui ne l'enchantait guère. Elle retira son bonnet, contempla dans le miroir son visage pâle, aux yeux légèrement agrandis par la tristesse, se lava les mains dans la cuvette que la femme de chambre venait de remplir, et redescendit lentement l'escalier.

Le maître d'hôtel l'attendait au bas des marches. Il la conduisit dans un petit cabinet privé, lambrissé de chêne, où l'attendait William. La table était dressée à côté d'une fenêtre par laquelle Astara aperçut un jardin entretenu avec soin.

— J'espère que vous avez faim. J'ai commandé les spécialités du chef, en votre honneur.

Astara avait le sentiment qu'elle ne pourrait pas avaler une bouchée.

— Cette auberge est vraiment retirée du monde, réussit-elle à dire.

— Comme je vous l'ai déjà dit, j'y viens souvent l'été. Avec quelques amis.

Astara devina que ces amis devaient être du genre féminin et que ces femmes appartenaient à un milieu certainement très différent du sien. D'une certaine manière, il l'insultait en l'amenant ici sans chaperon.

L'entrée du maître d'hôtel interrompt le cours de ses pensées.

La nourriture était excellente, et William paraissait satisfait du vin. Astara mangea très peu, mais elle fit honneur aux nombreux plats qui défilèrent sur la table. Trop nombreux, à son goût. Elle avait le sentiment que William cherchait délibérément à prolonger le repas.

Quand les serveurs se furent enfin retirés, et tandis que le vicomte, confortablement adossé sur sa chaise, dégustait un verre de cognac, elle déclara :

— Il faut rentrer maintenant. Sinon oncle Roderick risque de s'inquiéter.

William posa son verre de cognac sur la table.

— Nous ne rentrons pas !

Astara crut avoir mal entendu.

— Qu'avez-vous dit ?

— Nous ne rentrons pas, du moins pas avant demain.

— Mais... pourquoi, que voulez-vous dire ?

— Dans une heure, nous serons mariés.

— Vous êtes fou !

— Au contraire. Vous avez joué assez longtemps avec moi, Astara. Et comme vous ne parveniez pas à prendre une décision, je l'ai fait à votre place !

— Si vous croyez que je tiens à vous épouser, vous vous trompez !

— Vous n'avez pas le choix.

Elle sentit sa gorge se nouer, mais réussit à articuler d'une voix parfaitement calme :

— Que voulez-vous dire ?

— Mon valet est parti ce matin pour Londres, afin de nous procurer une licence spéciale. Il ne devrait pas tarder, maintenant J'ai également envoyé un des serveurs de l'auberge prévenir le pasteur du village.

— Je vois que vous avez pensé à tout ! Mais je ne me laisserai pas faire.

— Je vous l'ai déjà dit, vous n'avez pas le choix.

— Auriez-vous l'intention de me traîner de force dans la chapelle ? Que fera votre pasteur, quand je lui répondrai par un non catégorique à la fin de

son service ?

— Dans ce cas, nous attendrons demain pour célébrer notre mariage.

Une lueur étrange brillait dans son regard. Brusquement Astara prit peur. Elle était seule avec lui, dans une auberge isolée, et elle ne devait pas compter sur l'aubergiste ou les serviteurs pour venir à son secours. À son arrivée, ils l'avaient accueilli comme une personne importante, et ils refuseraient de la croire.

Si William l'obligeait à passer la nuit dans cette auberge, il ne lui resterait plus qu'à l'épouser. Cette idée l'épouvantait. Mais elle avait conscience que seul Lionel serait horrifié par le comportement de son cousin. Sir Roderick avait toujours souhaité qu'elle épouse William, et il lui pardonnerait certainement d'avoir profité de ce subterfuge pour arriver à ses fins.

Elle aurait voulu crier, s'enfuir. Mais cela ne servirait à rien. Jamais William ne la laisserait s'échapper. Toutes ses tentatives ne feraient qu'augmenter son humiliation.

— Je suppose qu'il vous importe peu de savoir que je suis amoureuse d'un autre homme.

— Vulcain ! Je l'ai tout de suite deviné aux regards langoureux que vous lui jetiez.

Il éclata d'un rire moqueur qui fit frissonner Astara.

— Les femmes sont toujours attirées par les vagabonds !

— Vulcain n'est pas un vagabond !

— Peu importe ! je n'ai pas l'intention de laisser la fortune de mon oncle et le domaine de Worfield tomber aux mains d'un artiste raté !

— Vous êtes ignoble ! s'écria Astara emportée par la colère. Je vous déteste ! Je préférerais mourir plutôt que de vous épouser !

À nouveau William éclata de rire.

— Vous ne mourrez pas, ma chère. Vous serez même ravie de m'avoir épousé. La fortune fait oublier bien des choses.

— Je me fiche de l'argent !

— La colère vous rend bien excitante, ma chère Astara.

Elle frémit. Ce qu'il éprouvait pour elle n'était pas de l'amour, mais quelque chose de vil qui lui faisait horreur. Elle se leva et s'approcha de la cheminée où se consumait lentement une énorme bûche.

Elle se sentait comme un animal pris au piège. Il fallait qu'elle trouve un moyen de lui échapper. Et vite ! Si elle attendait le lendemain matin pour l'épouser, il n'hésiterait pas à abuser d'elle pendant la nuit, ou même avant. Elle était sa prisonnière, et toutes les supplications ne réussiraient pas à l'attendrir, et lui faire abandonner sa proie aussi facilement

Il se leva et s'approcha d'elle.

— Dieu merci, vous semblez revenue à de meilleures dispositions. De toute façon, il ne vous servirait à rien de crier. Je me suis arrangé avec l'aubergiste. Nous serons les seuls clients de son établissement jusqu'à demain.

— Je vous déteste !

— Demain matin, vous remercirez Dieu à genoux d'avoir pour mari un amant aussi exceptionnel !

À l'idée qu'il pourrait la toucher, qu'il pourrait poser ses lèvres sur les siennes, comme l'avait fait Vulcain, le dégoût l'envahit. Elle préférerait encore embrasser un serpent !

C'est alors que peu à peu, sans qu'elle y prenne garde, un calme étrange s'empara d'elle ; elle entrevit une solution.

— Faire appel à votre galanterie ne servirait à rien ? demanda—t—elle.

— En effet ! Quand avez—vous décidé de m'épouser ? Maintenant... ou demain matin ?

— Par respect des convenances, je préférerais que cette farce ait lieu tout de suite !

Elle jeta un regard autour d'elle, comme si elle cherchait quelque chose.

— M'autorisez—vous à aller chercher mon bonnet ? Il est d'usage d'en porter un dans les églises !

— Naturellement ! Je vous attendrai en bas de l'escalier. Il n'y a pas d'autre issue pour quitter l'auberge.

— Merci de m'avertir ! répondit—elle d'un ton sarcastique.

La tête haute, elle se dirigea vers la porte. Comme William lui laissait le passage, elle remarqua un sourire narquois sur ses lèvres. Elle aurait aimé le frapper pour son arrogance. Mais pour l'instant, il était le maître, et il lui fallait se soumettre comme une esclave.

Quand elle arriva dans sa chambre, elle remarqua immédiatement, comme elle s'y attendait, qu'il n'y avait pas de clé dans la serrure, et que la porte n'était pas munie de verrou.

Effrayée à la vue du grand lit, elle courut se réfugier près de la fenêtre. Elle disposait de cinq, dix minutes peut—être, avant que William ne vienne la chercher et la traîne, de force si nécessaire, jusqu'à l'église.

Elle plongeait son regard dans l'eau du lac qui miroitait au soleil, comme pour y chercher l'inspiration.

— Papa, aide—moi ! Toi aussi, tu as été dans des situations dangereuses, et tu t'en es toujours sorti ! Dis—moi ce que je dois faire. Aide—moi... Aide—moi !

Cet appel angoissé avait jailli des profondeurs de son être. Elle ferma les yeux un bref instant, et pria, pria. Quand elle les rouvrit, elle sut qu'elle avait trouvé la solution à tous ses problèmes.

Sans perdre une minute, elle retira ses chaussures, resserra tant bien que mal sa robe autour de sa taille, ouvrit grand la fenêtre et commença à enjamber le balcon.

Elle jeta un coup d'œil rapide au lac qui s'étendait juste en dessous d'elle. Il semblait assez profond pour qu'elle plonge sans risquer de toucher le fond. Elle craignait surtout de heurter une pierre ou de s'enliser dans la vase. Elle préférerait ne pas imaginer la mort horrible qui l'attendrait si pareille chose

arrivait.

Elle se redressa, attrapa la rambarde à deux mains, puis plongea dans l'eau avec la grâce d'un cygne.

L'eau était glacée. Elle suffoqua un bref instant en revenant à la surface, respira profondément, puis commença à nager vigoureusement en direction de l'extrémité du lac. Elle espérait trouver refuge dans la forêt, et ainsi rejoindre la route. Peut-être rencontrerait-elle alors quelqu'un qui aurait pitié d'elle et accepterait de la ramener à Worfield.

Elle nageait depuis un petit moment quand elle entendit crier. Elle se retourna et aperçut William penché à la fenêtre de sa chambre, qui agitait frénétiquement les bras.

— Revenez, Astar! Revenez !

Elle tourna la tête, et se remit à nager.

Il avait découvert sa fuite plus tôt qu'elle ne l'espérait. Sa robe gênait ses mouvements, mais elle savait que si elle réussissait à atteindre le petit bois avant que William ne la rejoigne, elle serait sauvée.

C'est alors qu'elle entendit le galop d'un cheval qui se rapprochait de plus en plus ; puis elle aperçut William. Il avait deviné ses intentions, et se dirigeait vers l'extrémité du lac, pour lui couper la route.

Elle ralentit son allure. Il ne lui restait plus qu'à se diriger vers la berge opposée. À cet endroit, il n'y avait pas de route praticable à cheval. William serait obligé de faire le grand tour pour la rattraper.

Comme elle se remettait à nager, son cœur fit un bond dans sa poitrine. Arrivant de l'extrémité du lac, deux cavaliers chevauchaient à vive allure en direction de l'auberge. Avant même de les regarder, elle avait deviné qui ils étaient ! William avait immobilisé son cheval, et l'attendait, sans doute étonné quelle se dirigeât maintenant vers lui.

Soudain, il tourna la tête. Elle ne pouvait voir son visage, mais elle était persuadée qu'il avait reconnu les deux cavaliers et qu'il était furieux.

Vulcain et Lionel arrivèrent au triple galop à la hauteur de William

— Que diable faites-vous ici ? siffla-t-il.

— C'est plutôt à toi qu'il faut le demander ! riposta Lionel.

Vulcain sauta à bas de son cheval, tendit les rênes à Lionel, et s'approcha de son cousin :

— Descends, William ! Je vais te donner une leçon dont tu te souviendras longtemps.

La bouche de William se tordit en un rictus méprisant.

— Tu plaisantes, j'imagine ?

— Descends ! hurla Vulcain.

Comme malgré lui, William obtempéra à l'ordre de son cousin.

— Si tu veux te battre, à ton aise. Mais mettons—nous d'accord. Si je suis le vainqueur, je garde Astar.

— Je ne fais pas de marché avec les canailles de ton espèce.

Il s'approcha les poings serrés.

— Attends au moins que je retire ma veste, protesta William. Je compte sur toi pour que nous nous battions dans les règles !

À ces mots, il ôta son élégante veste, la posa soigneusement sur l'herbe puis, se retournant brusquement pour le prendre en traître, allongea le bras en direction du visage de son cousin.

Lionel retint son souffle.

Vulcain, plus rapide, avait esquivé le coup et son poing était allé frapper le nez de son adversaire. Puis revenant à la charge, il l'attrapa comme un vulgaire sac de blé, et par un véritable tour de magie l'envoya voltiger dans le lac.

Comme le jeune peintre se redressait et commençait à réajuster ses vêtements, il aperçut Astara qui approchait de la berge. Elle marchait en titubant dans la vase, et sa robe trempée soulignait les formes harmonieuses de son jeune corps. Elle ressemblait à une sirène échappée de l'Odyssée et surtout à Aphrodite naissant de l'onde.

Vulcain se précipita dans l'eau à sa rencontre, la prit dans ses bras et, penchant doucement, très doucement la tête, embrassa ses lèvres glacées.

Chapitre 7

Vulcain arpentait nerveusement le couloir de la petite auberge, quand un domestique sortit d'une des chambres.

— Comment va—t—elle ?

— Je me sens très bien ! lui répondit une petite voix.

Il se précipita dans la pièce, et aperçut Astara qui, appuyée contre la fenêtre, lui souriait. Elle était revêtue d'une longue robe en coton, qui devait appartenir à une des femmes de chambre, et ses cheveux dorés retombaient en lourdes vagues sur ses épaules recouvertes d'une serviette.

— Vous allez bien ? demanda Vulcain d'une voix rauque.

— Je finissais de me sécher les cheveux... près de la cheminée.

Leurs regards se croisèrent. Une sensation merveilleuse l'envahit, identique à celle qu'elle avait éprouvée quand il l'avait emportée dans ses bras, au bord du lac. Avec une prévenance qui l'avait bouleversée, il avait posé sa veste sur ses épaules trempées, et l'avait hissée très doucement sur la selle de son cheval. Puis sautant derrière elle, et la retenant par la taille, il s'était retourné vers Lionel :

— Laisse un cheval pour ce porc ! Et suis—nous à l'auberge.

— Un moment, j'ai bien cru qu'il s'était noyé, répondit Lionel.

— Il ne l'aurait pas volé !

Il porta son regard vers le lac. William, qui était revenu à lui, nageait maintenant en direction du rivage. Vulcain grimaça et fit claquer ses bottes contre sa monture.

Ils restèrent silencieux durant toute leur chevauchée jusqu'à l'auberge. Entre eux, les mots étaient devenus inutiles. Et comme pour le remercier de lui avoir sauvé la vie, Astara appuya sa tête contre ses épaules et ferma les yeux.

Quand ils arrivèrent dans la cour de l'auberge, un valet se précipita vers eux, pour retenir la monture. Vulcain sauta à bas de son cheval, et avec beaucoup de précaution aida Astara à descendre.

— Conduisez—nous à la chambre de mademoiselle !

Effrayé par le ton autoritaire du jeune homme, l'aubergiste les conduisit docilement à l'étage.

— Faites envoyer la femme de chambre !

— Oui, Mlord. Immédiatement, Mlord ! répondit l'aubergiste qui tremblait

de tous ses membres.

Quelques instants plus tard, une femme de chambre pénétrait dans la pièce, des serviettes sur le bras. Elle aida Astara à retirer ses vêtements et à sécher ses cheveux, tandis que la jeune fille avait les yeux fixés sur la porte jusqu'à ce que Vulcain apparût

Brusquement intimidée par ce qu'elle lisait dans son regard, elle détourna les yeux vers la cheminée.

— Peut-être... ferais—je mieux de m'asseoir sur le sol.

Et sans attendre sa réponse, elle s'installa le dos à la cheminée. Une bûche achevait de se consumer dans l'âtre. Vulcain en prit une autre dans le grand panier à bois posé à côté de la jeune fille, et la jeta dans le feu.

Puis il s'assit sur une chaise, à quelques pas de la cheminée.

— Vous êtes sûre que vous vous sentez parfaitement bien ?

— On ne peut mieux. L'eau était assez froide, mais nager me réchauffait

— Jamais je n'aurais cru que vous étiez une aussi bonne nageuse. Mais pourquoi avez—vous sauté dans le lac ?

— C'était le seul moyen de m'enfuir. William avait projeté de m'épouser et m'attendait au bas de l'escalier. Il ne me restait donc plus qu'à plonger du balcon.

— Mon Dieu !

— Au moins il n'y avait pas de crocodiles, expliqua—t—elle dans un sourire.

— Des crocodiles ? répéta Vulcain au comble de l'étonnement, pour s'exclamer aussitôt : Beverley ! Ne me dites pas que vous êtes la fille de Charles Beverley ?

— Mais si. Vous ne le saviez pas ?

— Je ne m'en doutais pas.

Il se tut brusquement pour la contempler, comme s'il n'arrivait pas à le croire.

— La fille de Charles Beverley ! Si j'avais pu imaginer un seul instant... Mais alors vous êtes la petite fille qui l'a accompagné au Siam, qui a traversé le désert de Libye à dos de chameau, qui...

Astara éclata de rire.

— Malheureusement, je ne me souviens de rien. Sinon que le balancement monotone des chameaux m'endormait trop souvent à mon gré !

Un nuage passa sur son front.

— La disparition de mes parents a été pour moi une terrible épreuve. J'adorais les accompagner. J'aimais cette vie d'aventure.

Elle poussa un petit soupir.

— C'est pourquoi je tenais tant à lire votre livre.

— Comment avez—vous pu accomplir des voyages aussi périlleux ? Vous paraissez si fragile.

— Je suis plus robuste que j'en ai l'air !

— Et pleine de ressources ! Avant d'entrer dans cette pièce, je me

préparais à renoncer à mon voyage au Caucase, que je devais faire pour le compte de la Société des géographes.

— Et maintenant ? murmura Astara dans un souffle.

— Je vais accepter. Et je vous emmène avec moi.

Astara poussa un cri de joie et courut se réfugier sur ses genoux.

— Vous le pensez vraiment ?

Ses yeux étaient empreints d'une tendresse qu'elle ne lui avait jamais vue.

— Je ne tiens pas à ce qu'on vous enlève encore une fois, pendant mon absence. Vous m'appartenez, Astara. Vivre sans vous me serait impossible.

— Vous n'avez pas peur... que je vous gêne ? Que j'entrave votre liberté ?

Il prit son visage entre ses mains.

— Il faut me pardonner, mon amour. J'ai agi comme un imbécile. Mais comment aurais-je pu deviner que vous étiez la fille de Charles Beverley, et que vous sauriez partager mon goût de l'aventure ?

Il se pencha pour effleurer son menton de sa bouche, et embrasser son cou. Frissonnante, elle appuya son front contre son épaule.

— Je vous aime, chuchota-t-elle dans un soupir.

— Ma précieuse petite Aphrodite ! Dire que j'ai failli vous perdre !

— Cela n'arrivera plus... jamais. Et je m'occuperai de vous comme maman le faisait avec papa.

— Je croyais que ce serait à moi de veiller sur vous !

Astara laissa échapper un petit rire.

— Si elle n'avait pas été là, papa serait parti sans sa boussole, ses cartes, et même ses provisions de route.

— Je vois que vous ferez une femme d'explorateur accomplie !

— Vous n'êtes pas obligé de m'épouser... si vous le souhaitez.

— Et redouter à chaque instant de vous perdre ! Pas question ! Nous allons nous marier immédiatement. Nous sommes attendus à Paris dans quatre jours.

— Oh... Vulcain !

Il resserra son étreinte et l'embrassa avec une ardeur qu'elle ne lui connaissait pas. Elle pouvait sentir son cœur battre au rythme du sien.

— Me désirez-vous, Astara ?

Ses joues s'empourprèrent.

— Je vous aime, Vulcain... Mais il faudra m'apprendre à vous aimer... comme vous voulez l'être.

— J'y compte bien, ma précieuse Aphrodite !

Il prit à nouveau ses lèvres.

Au même moment, la porte s'ouvrit et Lionel pénétra dans la pièce. Vulcain releva la tête, sans relâcher son étreinte. Toute rougissante, Astara enfouit son visage au creux de son épaule.

— Qu'as-tu mit de ce porc ?

— Il est au lit, en attendant que ses vêtements sèchent.

— Il sait que j'ai l'intention de prendre son phaéton ?

— Il a juré comme un soudard, mais il a accepté. Que pouvait-il faire

d'autre ?

— En effet ! J'ai hâte de retrouver notre oncle.

— Oncle Roderick ! s'exclama Astarà.

Elle réfléchit un instant.

— Mais j'y pense. Vous ne m'avez toujours pas dit comment vous aviez fait pour me retrouver ?

— Vous devez remercier Lionel, pour cela, répondit Vulcain.

— Racontez—moi, supplia Astarà.

— J'ai eu beaucoup de chance.

Supportant difficilement le spectacle d'Astarà dans les bras de son cousin, Lionel détourna le regard, et traversa la pièce. Il s'approcha de la petite table près de la porte, sur laquelle était posée une bouteille de vin, et s'en versa un verre.

— Après votre départ, je suis retourné aux écuries. C'est alors que Sam, le palefrenier, m'apprit incidemment que William ne comptait pas rentrer avant le lendemain. Étonné, je regagnai le château, ne sachant que faire, quand je me suis souvenu d'avoir croisé mon cousin avec une lettre à la main, devant la bibliothèque. Je m'y suis précipité et trouvai son mot adressé à notre oncle.

Il s'arrêta un moment pour reprendre son souffle.

— L'affaire était trop importante pour m'embarrasser de scrupules. Je l'ouvris donc, et découvris l'infamie qu'avait manigancée William. Vous devinez le reste. Je fis seller mon cheval et partis au triple galop pour Little Milden. Je savais que je n'étais pas de force à affronter William tout seul.

Il vida son verre, avant de s'exclamer avec un enthousiasme enfantin :

— Bon sang, Vulcain ! Je ne comprends toujours pas comment tu as fait pour te débarrasser de lui aussi vite !

— J'ai appris le kung—fu, en Chine.

Astarà descendit de ses genoux.

— Mes vêtements doivent être secs, maintenant. Je crois que nous ferions bien de rentrer à Worfield.

Elle s'approcha de Lionel.

— Merci, mon cher Lionel. Vous m'avez sauvé la vie. Mais vous ne m'avez toujours pas dit comment vous aviez deviné où m'avait emmenée William.

— Je savais qu'il fréquentait l'endroit avec ses...

Il s'arrêta brusquement. Mais il n'avait pas besoin d'en dire davantage. Astarà avait deviné juste quand elle avait soupçonné William de se rendre au *Vieux Dragon* en compagnie de ses multiples conquêtes.

— Merci encore, Lionel. Bien que j'aime et admire Vulcain plus que tout au monde, il y aura toujours pour vous une place dans mon cœur.

À ces mots, elle se dressa sur la pointe des pieds, et posa un baiser sur sa joue. Puis, sans se retourner, elle quitta prestement la pièce.

— Au revoir, mon très cher oncle ! s'écria Astara en passant ses bras autour de son cou. Je vous promets de vous envoyer tous les comptes rendus de Vulcain sur ses expéditions.

— J'y compte bien. Je lui servirai ainsi d'intermédiaire avec la Société des géographes.

Il se tourna vers son neveu.

— J'avais déjà beaucoup admiré vos précédents travaux, lorsque j'étais à Paris.

— Vous connaissiez ses travaux ? intervint Astara interdite. Vous ne m'en avez jamais rien dit !

— Je ne voulais pas influencer votre jugement. Souvenez—vous du tableau de Van Aachen, et de notre contrat.

Elle leva les yeux en direction de la cheminée.

— Comme Pâris, j'ai choisi l'amour. Aphrodite n'offrait pas autre chose au jeune Troyen, et c'est ce que m'apporte... Vulcain.

Elle ne put se retenir de tendre amoureusement la main vers le jeune homme.

— Il faut nous dépêcher si nous voulons atteindre Douvres avant la nuit, gronda gentiment Vulcain.

— Je suis prête.

Et ils sortirent tous ensemble de la pièce.

Il était encore très tôt, mais déjà le soleil miroitait sur le lac, sur les arbres, et sur l'alliance ornée d'un diamant qui brillait de mille feux au doigt d'Astara. Un phaéton semblable à celui de William les attendait. C'était un des nombreux présents que leur avait offerts sir Roderick pour leur mariage.

Elle se retourna vers lui une dernière fois avant de monter dans la voiture.

— Au revoir, oncle Roderick. Et prenez bien soin de vous.

— Vous aussi, mes chers enfants.

Les valets lâchèrent les chevaux, et l'attelage disparut peu à peu dans la grande allée. D'un pas lourd, sir Roderick regagna la bibliothèque. Il prit place à son bureau et posa son regard sur la miniature de Charlotte Beverley que lui avait offerte Astara.

— Es—tu satisfaite, Charlotte ? Vulcain est exactement l'homme qui convenait à Astara. Pour la conquérir, il a su qu'il ne fallait rien lui offrir !

À cette allusion, il sourit tristement, et alla se poster à la fenêtre qui donnait sur le lac. Le soleil brillait du même éclat doré que la chevelure d'Astara et que celle de sa mère, autrefois.

Fin